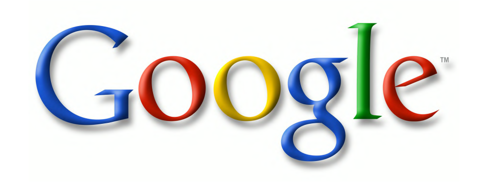
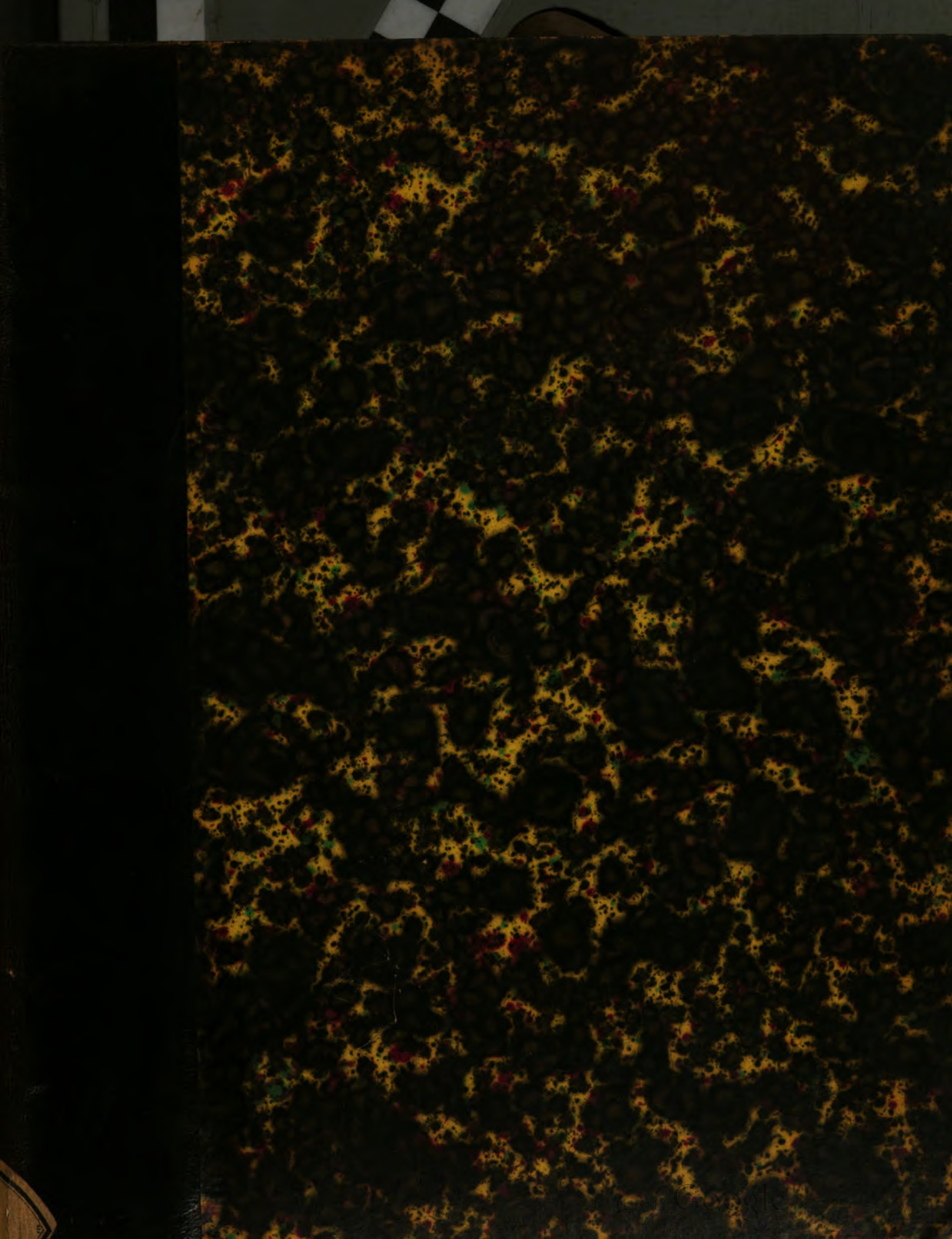
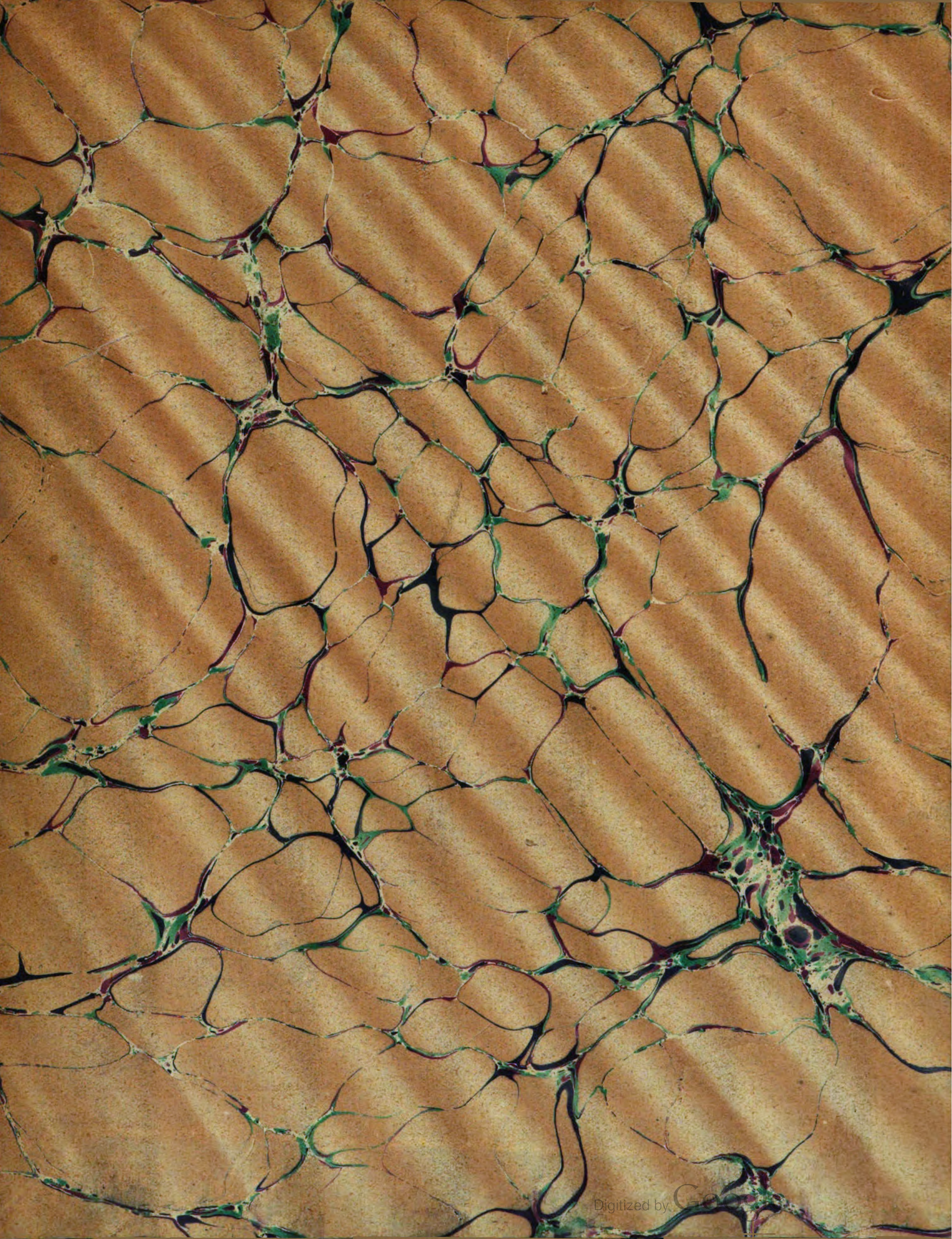
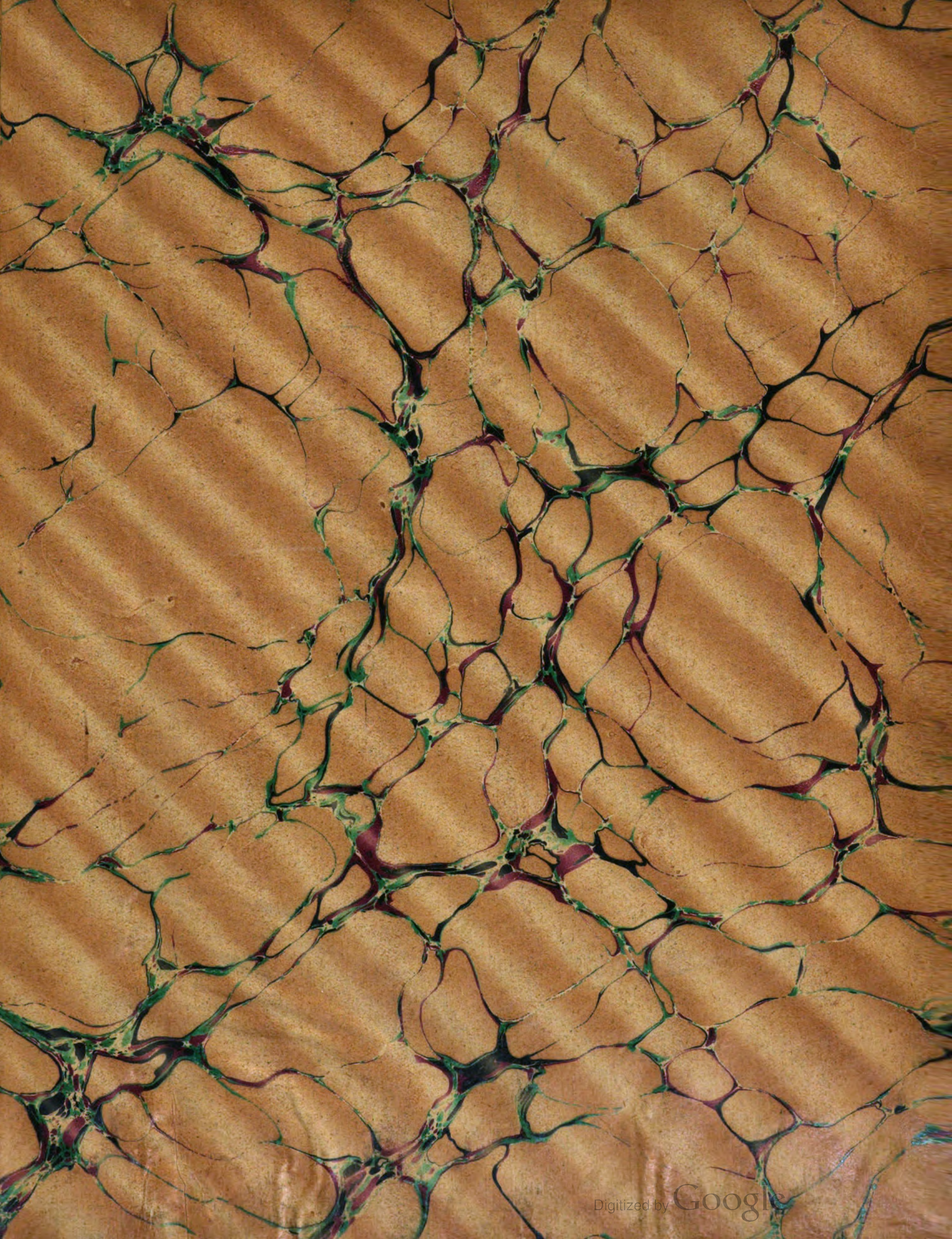










GASTON LAVALLEY

LE Maître de l'Œuvre DE NORREY

LÉGENDE NORMANDE

Nouvelle édition avec

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

H. MAGRON



PARIS
CHARLES MENDEL, ÉDITEUR
118 ET 118 bis, RUE D'ASSAS
1894

—

GASTON LAVALLEY

LE Maître de l'OEuvre DE NORREY

LÉGENDE NORMANDE

Nouvelle édition avec

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

H. MAGRON



PARIS
CHARLES MENDEL, ÉDITEUR
118 ET 118 bis, RUE D'ASSAS
1894

LE



Maître de l'Œuvre

DE

NORREY

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES ILLUSTRÉS D'APRÈS NATURE

PAR

M. MAGRON

G. Lavalley. — *Un Chanoine enlevé par le diable*, légende normande, illustrée de seize reproductions aux encres grasses, d'après les clichés photographiques de personnages, motifs d'architecture pris sur nature. 6 francs

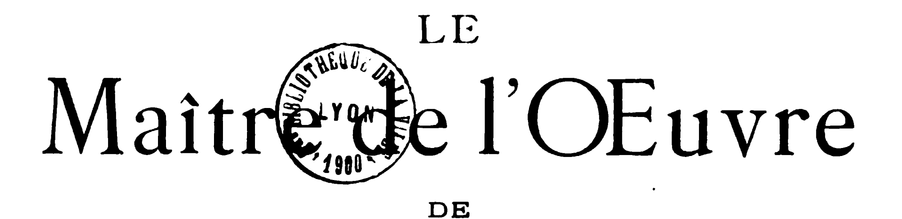
Il n'a été tiré de cet ouvrage que 350 *exemplaires*, tous numérotés.

Barbey d'Aurevilly. — *L'Ensorcelée* . . . . 6 francs.

SOUS PRESSE

Alph. Daudet. — *L'Élixir du père Gaucher.*
Jules Claretie. — *Mariage manqué.*

GASTON LAVALLEY



LE Maître de l'OEuvre DE NORREY

LÉGENDE NORMANDE

Nouvelle édition avec

ILLUSTRATIONS D'APRÈS NATURE

PAR

H. MAGRON

PARIS
CHARLES MENDEL, ÉDITEUR
118 ET 118 bis, RUE D'ASSAS
1894

—

Note de l'Éditeur

Il ne nous appartient pas de faire l'éloge du livre que nous présentons aujourd'hui au public : les faits parlent suffisamment d'eux-mêmes pour nous en dispenser.

La première édition du *Maître de l'œuvre de Norrey*, dans le format in-32, fut si rapidement épuisée que, moins d'un an après la publication, un libraire put vendre les rares exemplaires qui lui restaient jusqu'à dix ou douze fois le prix marqué. Le même récit forma, plus tard, la partie la plus importante d'un volume in-18, intitulé *Légendes normandes*, que publia la librairie Hachette. Cette seconde édition, tirée à 1,600 exemplaires et depuis longtemps épuisée, valut à l'auteur une demande de traduction qu'il céda à l'une des revues de Londres, le *People's magazine*.

En outre de l'attrait du texte qui a pu faire le succès des premiers tirages, cette nouvelle édition se recommande au lecteur par un choix d'illustrations, obtenues *directement* par les procédés photomécaniques, d'après les négatifs *pris sur nature* par M. Magron.

Une grande science de composition, une habileté opératoire consommée, ont fait à cet artiste une place d'honneur parmi les novateurs qui ont pris à tâche la réalisation de cette merveilleuse conception : l'*application directe de la photographie à l'illustration du livre*.

Nous avons pensé qu'il était de notre devoir d'attacher notre nom à ce nouvel essai, comme à toute tentative sincère qui pût en hâter l'avènement.

Charles Mendel.



PROLOGUE

LES DEUX TOURISTES

Une des nombreuses voitures, qui faisaient alors un service régulier entre Caen et Bayeux, venait de s'arrêter à Bretteville-l'Orgueilleuse. Deux jeunes gens sautèrent de l'impériale plutôt qu'ils n'en descendirent, emportant avec eux tout leur bagage : un sac en toile, un bâton, un album ; avantage inappréciable qui n'appartient qu'aux célibataires.

A peine arrivés, nos voyageurs se dirigèrent vers l'église avec un empressement qui dénotait un goût prononcé pour l'archéologie. Ils firent le tour du monument, en visitèrent l'intérieur, et sortirent bientôt pour se consulter sur l'emploi de leur journée.

— Quoique du XIIIe siècle, dit l'un des touristes, cette église offre peu d'intérêt. C'est un très médiocre morceau d'une

excellente époque, avec une tour massive, écrasée et sans grâce. Nous n'avons donc aucune raison de rester ici plus longtemps.

— Pardon ! répondit l'autre en tirant sa montre de son gousset; voilà midi : l'heure du beefsteak, et je vois, à vingt pas d'ici, l'enseigne du *Grand Monarque*. L'auberge a peu d'apparence; mais sa cuisine nous a été vantée par un de ses fidèles habitués, Bas-Normand replet dont la bonne mine est la plus sincère des réclames.

Le conseil était de ceux qu'on aime à suivre. Tandis que les deux jeunes gens attaquent vigoureusement le déjeuner qu'on leur a servi, profitons du grand silence qui s'établit, au début d'un repas, pour donner sur eux quelques notes biographiques.

Le premier répond au nom de Léon Vautier. Sorti de l'École des Beaux-Arts, il avait travaillé sous la direction d'un architecte du gouvernement. Au moment où nous le rencontrons, il venait d'être chargé par la Commission des Monuments historiques, instituée près le ministre de l'Intérieur, de l'inspection de quelques-uns des édifices religieux de la Basse-Normandie.

Son compagnon s'appelait Victor Lenormand. Il n'avait pas de mission du gouvernement, mais c'était le fidèle Achate du jeune architecte. Comme il avait une jolie fortune et des prétentions à la peinture, il se faisait un plaisir de suivre son ami dans ses pérégrinations officielles, croquant un paysage par-ci, un monument par-là, et se composant des cartons qui devaient, selon ses espérances, lui permettre de prendre sa revanche ; car ses débuts n'avaient pas été heureux. Dans son *Neptune*, la première toile qu'il avait présentée au Salon, il avait eu la malencontreuse idée de figurer des poissons que le

Jury ne trouva pas de son goût. Victor s'était un peu consolé de son échec avec les premiers succès de l'école réaliste, qui semblaient justifier son audace. Mais la blessure n'en était pas moins douloureuse, et le moindre mot qui lui rappelait son tableau refusé faisait saigner la plaie mal fermée de son amour-propre.

Le déjeuner fini, Léon se fit indiquer par la servante de l'auberge le chemin qui conduit au petit village de Norrey; et les deux amis reprirent leur bagage.

Toutefois, avant de partir, l'architecte signala malicieusement à l'attention de son ami l'enseigne du *Grand Monarque*, une étrange peinture sur tôle qui se balançait, au bout de sa potence, avec un grincement de ferraille.

— Ce chef-d'œuvre vaut bien un coup d'œil, dit-il en montrant du doigt la figure du héros d'Ivry, enluminé comme un ivrogne qui sort du cabaret.

— En effet, ce n'est pas mal! Il a l'air d'avoir abusé du premier de ses trois talents, le bon Henri!

Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire, etc...

« Je soupçonne l'artiste d'avoir eu des relations avec les ligueurs. C'est une satire, ce portrait-là!

— Est-ce tout ce que tu as remarqué?

— Mon Dieu, oui!

— Comment! tu n'admires pas sa cotte de mailles? de vraies écailles de poisson! Le peintre aura vu ton tableau. C'est un plagiaire!

Cette plaisanterie fut l'origine d'une discussion sur les beaux-arts qui conduisit insensiblement les deux jeunes gens,

à travers une plaine monotone, jusqu'aux premières maisons du village de Norrey.

— Tu peux te moquer impunément des erreurs de ceux qui essaient de faire du nouveau, disait le peintre malheureux. Car c'est un danger auquel vous ne vous exposez guère, vous, messieurs les architectes. Là où vous avez la prétention de créer, vous copiez servilement. L'architecture est morte, mon cher!

— Oui : *Ceci tuera cela!* Voir « Notre-Dame de Paris! »

— Vous n'avez plus, continua Victor en s'échauffant, ce sentiment religieux, ce souffle divin qui inspirait les architectes du moyen âge. Si vous construisez une église, vous faites une piètre imitation du style ogival ou roman. Et chacun connaît l'auteur de ces contrefaçons, tandis que les noms des grands artistes auxquels on doit les cathédrales de Noyon, de Chartres, de Reims, et l'admirable façade de Notre-Dame, ne sont pas arrivés jusqu'à nous!

— *Sic vos non vobis!* soupira mélancoliquement une voix de basse-taille derrière les deux amis.

— Qui se permet d'écouter aux portes? s'écria comiquement Victor, en se retournant vers l'inconnu qui les avait suivis.

— Vous nous parlez en latin, monsieur? ajouta Léon Vautier en s'adressant à l'étranger. Je ne jouis pas de cet avantage. Mais voici mon camarade qui parle hébreu. La preuve, c'est qu'il vient de me tenir un long discours dans cette langue.

— C'est-à-dire que je ne me suis pas bien expliqué! répondit le peintre en se mordant les lèvres.

— J'ai pourtant compris, dit l'étranger en s'interposant comme pacificateur, que votre ami regrette l'oubli qui pèse sur les noms des *maîtres de l'œuvre*.

— On voit que monsieur est versé dans l'histoire de l'architecture, dit Léon Vautier.

Et, pour la première fois, il songea à examiner l'étranger.

C'était un homme de cinquante ans environ.

Son costume était celui d'un paysan endimanché : blouse bleue, pantalon de toile, cravate rouge avec un gros nœud dont les bouts se balançaient au vent, chapeau de paille et souliers ferrés. Mais, si l'on venait à observer sa toilette, à considérer plus attentivement sa tournure et ses manières, il sautait aux yeux que ce personnage devait porter l'habit avec autant d'aisance que la blouse.

— Si je ne m'abuse, dit-il, j'ai l'honneur de parler à des artistes, et, comme je les ai en grande estime...

— Vous avez peut-être été du métier? demanda Victor.

— Il vous faut ma biographie? répondit l'étranger en souriant. Au temps où je me servais de cartes de visite, on y lisait: Louis Verron, et au-dessous: procureur du..., procureur de..., procureur imp..., suivant les variations du baromètre politique. J'ai déjà servi, — comme vous le voyez, — deux ou trois gouvernements. Cela fatigue à la longue. Aussi me suis-je décidé sans peine à céder la toge à la magistrature militante. J'ai suivi le précepte de Virgile... Je me suis fait paysan. Je ne m'en plains pas, puisque cela me permettra de vous servir de cicerone et de vous faire les honneurs de notre petite merveille architecturale.

On était arrivé en effet devant l'église de Norrey, un des plus purs spécimens des monuments gothiques de la Basse-Normandie.

Tout d'abord l'œil est attiré par l'admirable ordonnance d'une tour à plusieurs étages. Au-dessus des fenêtres géminées, qui dominent les toits du transept, s'ouvrent de longues

baies trilobées, qu'encadre une profusion harmonieuse de colonnettes. Puis, en retraite sur cette base carrée, avec un élan qui donne l'idée d'une impulsion religieuse vers le ciel, se dresse une pyramide à huit pans, flanquée de clochetons.

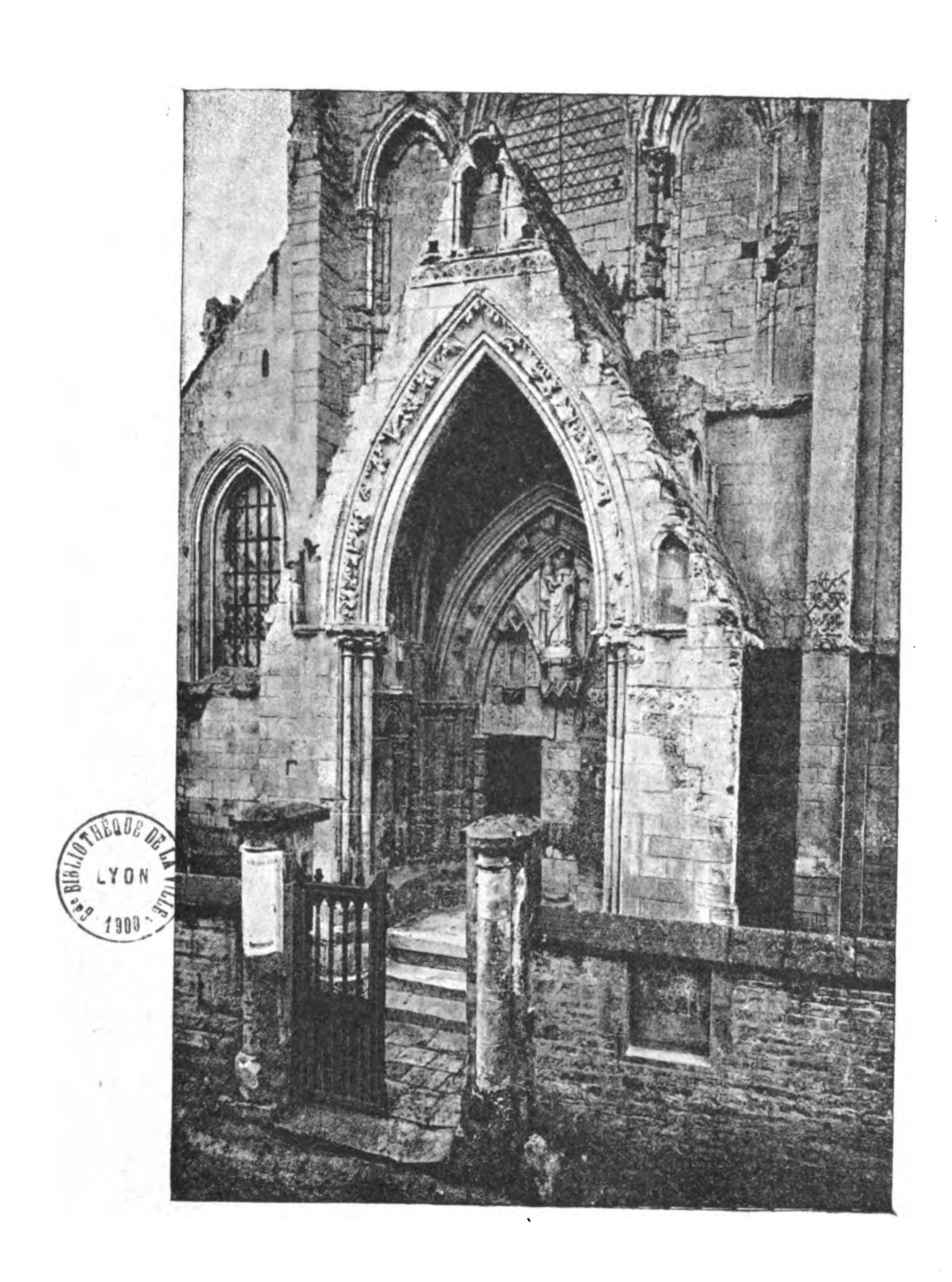


Léon Vautier ne se lassait pas d'admirer comment, avec des moyens si simples, et par l'ingénieux parallélisme des lignes, l'auteur de ce petit chef-d'œuvre était parvenu à produire l'illusion de hauteurs vertigineuses. Pour le tirer de sa contemplation. il lui fallut les appels réitérés du transfuge de la magistrature, dont le patriotisme local signalait à son attention l'abondance des sculptures du porche, l'originalité du toit pyramidal en pierre des chapelles, ou la richesse d'ornementation de la corniche qui entoure de ses guirlandes de feuillage le haut des murs du chœur.

Émerveillé, l'ancien élève de l'École des Beaux-Arts allait de découverte en découverte, s'arrêtant à chaque pas pour étudier la beauté d'un détail ou l'harmonie d'un ensemble.

— L'intérieur du monument vous ménage encore bien d'autres surprises! lui dit leur passionné cicerone avec la joie d'un croyant qui vient de faire des prosélytes. Je vais chercher les clefs chez le sonneur. A bientôt!

Dès que l'ancien magistrat fut de retour, les deux jeunes gens entrèrent avec lui dans l'église. Devant la somptueuse



ordonnance de l'édifice, ils ne purent retenir un cri d'admiration. L'architecte surtout ne se lassait pas de faire remarquer à ses compagnons l'incomparable élégance du chœur, avec son triforium formé d'une suite d'arcatures, et ses voûtes, dont les arceaux, après s'être réunis gracieusement entre les fenêtres, descendent d'étage en étage, avant de se noyer dans le faisceau de colonnettes des gros piliers.

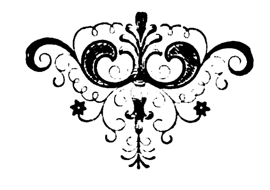
Quand il passa de l'ensemble aux détails, Léon Vautier en eut pour une bonne heure à satisfaire sa curiosité. Dans les bas-côtés, entre les fenêtres et au-dessus des arcatures de l'abside, ce sont des personnages qui se détachent en ronde-bosse; ailleurs des bas-reliefs qui représentent le massacre des Innocents et l'adoration des Mages. Partout une profusion de sculptures: ici des oiseaux becquetant des raisins dans une guirlande de feuilles de vigne, d'aulne ou de charme; là des chapiteaux avec une exubérance de feuillages, ou des volutes qui se terminent par des fleurs.

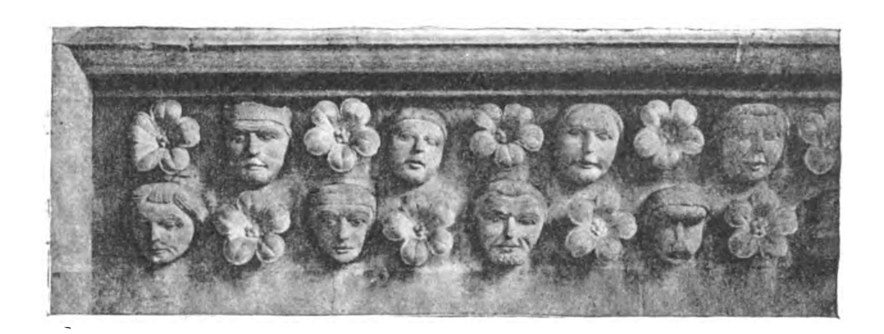
Après une longue station dans l'intérieur de l'église, les deux artistes choisirent dans le cimetière une place favorable pour dessiner une vue générale du monument. Tout en faisant courir son crayon sur le papier, l'architecte demanda à l'ex-magistrat, qui suivait son travail avec intérêt, comment il se faisait qu'on eût brutalement interrompu la pyramide à huit pans, surmontant la tour carrée, pour la couronner d'un toit en ardoise du plus lamentable effet.

— Il y a là en effet, dit l'ancien fonctionnaire, une irrégularité architecturale qui a frappé tout le monde, même les esprits les moins cultivés. Et, comme aucune pièce écrite n'a donné l'explication de l'état d'inachèvement dans lequel se trouve le beau clocher de Norrey, l'imagination populaire a spontanément suppléé aux documents qui manquaient.

— Une légende! s'écrièrent à la fois les deux artistes. Oh! contez-nous cela!

— Volontiers, dit le complaisant cicerone en s'asseyant entre les deux jeunes gens. Or donc, voici l'histoire du maître de l'œuvre de Norrey.





I

PIERRE VARDOUIN

TANDIS que saint Louis régnait à Paris, Pierre Vardouin goûtait à Bretteville les douceurs d'une royauté non contestée. A coup sûr il n'eût pas été le second à Rome, mais il était certainement le premier dans son village. Il suffira d'un mot pour faire comprendre de quel respect, de quelle vénération on entourait ce grave personnage. Il était : *Maître de l'œuvre.*

C'était ainsi qu'on désignait les architectes avant le XVIe siècle. Les moindres détails de l'ornementation et de l'ameublement étant aussi bien de son ressort que la construction des édifices et la direction des travaux, le maître de l'œuvre devait joindre à une étude approfondie de son art des connaissances vraiment encyclopédiques. A lui de bâtir les châteaux forts des seigneurs ; à lui de bâtir les monastères et les églises. Ce dernier attribut lui donnait, aux yeux du vulgaire, un caractère sacré, presque sacerdotal. Aussi les maîtres de l'œuvre partageaient-ils souvent les honneurs réservés aux nobles et aux abbés. On plaçait leurs

tombeaux dans l'église qu'ils avaient construite, et le sculpteur n'oubliait pas de leur mettre des nuages sous les pieds, distinction qu'on n'accordait alors qu'aux personnes divines.

Mais il y avait une autre cause à la renommée de Pierre Vardouin. Les mœurs, le langage, les costumes, le gouvernement changent avec les époques; mais les préjugés, les petitesses du cœur humain ne suivent pas les variations du calendrier. Que le XIIIe ou le XIXe siècle sonne à l'horloge du temps, l'envie ne cesse pas d'être à l'ordre du jour. On accepte une réputation faite au dehors parce qu'on ne se sent pas de force à lutter contre l'opinion générale; mais si votre voisin a du talent, vous en parlez comme d'un homme ordinaire; vous vous feriez tort à vous-même plutôt que de servir à son élévation.

Les habitants de Bretteville avaient donc Pierre Vardouin en grande estime, parce qu'il venait de loin. On ne connaissait pas le lieu de sa naissance, on ne savait pas au juste dans quel chantier, ni sous quel patron il avait fait son apprentissage; mais il s'était établi tout à coup à Bretteville, se faisant précéder d'une réputation plus ou moins méritée, répétant à qui voulait l'entendre qu'il avait travaillé sous les maîtres les plus illustres et émerveillé les gens du métier par son bon goût, ses nouveaux procédés et l'élégance de ses constructions. Pourquoi abandonnait-il le théâtre de ses triomphes? Pourquoi s'enterrait-il dans un village à peine connu? On ne se le demandait même pas. Il fit si bien son apologie, vanta si habilement ses connaissances, que son éloge fut bientôt dans toutes les bouches. Chacun proclama son talent.

Les notables de Bretteville, entraînés par ce concert de louanges, et prenant, comme toujours, la voix du peuple pour la voix de Dieu, demandèrent comme une grâce au nouvel

arrivé d'achever l'église du village. Pierre Vardouin se fit prier quelque temps pour la forme et accepta de grand cœur des propositions qui venaient flatter si à propos sa vanité. Il s'installa donc avec sa fille et les maîtres ouvriers dans la maison dite *de l'œuvre*, qu'on plaçait habituellement dans le voisinage de l'édifice en construction.

S'il n'avait pas l'inspiration de la plupart des artistes de son temps, il possédait assez bien les ressources du métier et savait remplacer, par la pratique et l'expérience, ce qui lui manquait en théorie ou en largeur de vues. Il se mit ardemment à l'ouvrage, ne songeant guère à travailler pour la gloire de Dieu, mais désirant frapper l'esprit de ses nouveaux concitoyens et agrandir sa renommée. Son nom était gravé sur sa porte avec cette orgueilleuse inscription : *vir non incertus*, l'homme illustre! empruntée à Gilabertus, architecte de Toulouse.

La tour s'élevait et commençait à dominer tout le village. Chaque habitant pouvait apercevoir, de ses fenêtres ou de son jardin, les manœuvres des ouvriers suspendus aux échafaudages. La plupart, n'osant porter un jugement sur ce qu'ils étaient incapables de comprendre, se contentaient d'admirer sur la foi de la renommée de Pierre Vardouin; mais le maître de l'œuvre ne trouvait pas partout la même indulgence.

Les esprits forts de l'endroit, — ces gens qui aiment à critiquer en raison directe de leur ignorance, — parlaient déjà librement sur son travail à mesure qu'il approchait de sa fin. On n'aimait pas la forme des gargouilles, qui vomissaient l'eau du sommet du corps carré; la flèche ne s'annonçait pas bien, elle était trop massive, elle ne s'élançait pas gracieusement dans les airs. Ces commentaires ne se faisaient pas à huis clos, ou à voix basse; car le désir de se faire remarquer entre pour beaucoup dans l'esprit de ceux qui les font. Bien que Pierre

Vardouin ne le cédât à personne sous le rapport du contentement de soi-même, bien qu'il fût convaincu de sa supériorité, il fut blessé au cœur par ces critiques malveillantes.

Un dimanche, en revenant de l'office avec sa fille, il passa près d'un groupe qui s'était formé à l'entrée du cimetière, comme pour mieux examiner les travaux. Il prêta l'oreille, espérant saisir au vol quelques-uns de ces mots flatteurs, si agréables à la médiocrité. Hélas! l'orateur de la troupe faisait une satire. Pierre Vardouin hâta le pas et entraîna sa fille sous le porche de sa maison. Il monta au premier étage, entra dans sa chambre et se jeta, tout découragé, sur une chaise.

Sa fille, une jeune fille de seize ans, aux yeux purs comme un beau ciel d'été, une de ces adorables natures qui vivent de dévouement, devinent vos douleurs et s'ingénient à vous consoler, voyant l'accablement du vieillard, s'approcha de lui, prit ses mains et lui demanda la cause de son chagrin.

— Je crois savoir, dit-elle, le motif de votre mécontentement. Mais laissez parler vos ennemis. Leurs amères critiques passeront comme le vent, et votre ouvrage restera pour dire votre nom aux âges futurs.

Le vieillard rougit légèrement, en voyant sa pensée si bien mise à nu. Il regretta de ne pas avoir mieux caché sa faiblesse et ne chercha plus qu'à dissimuler la honte qu'il en éprouvait.

— Que tu es jeune, ma pauvre Marie! dit-il en regardant sa fille d'un air de compassion. Les épigrammes de ces lourdauds ne peuvent que s'aplatir en m'atteignant. J'ai le droit de les mépriser. Ce que tu as pris pour les souffrances de l'humiliation, c'était tout simplement une des mille souffrances de ce misérable corps qui se vieillit. Car je souffre! Ma tête est lourde!... Le sang me brûle!... je suis altéré. C'est cela même, ajouta-t-il en voyant sa fille courir vers une armoire et lui

rapporter une coupe pleine de vin. Cela calmera peut-être la fièvre qui me dévore... La pensée, quand elle est trop forte, trop fréquente, use et abat le corps le plus robuste. Et c'est au moment où j'enfante les plus belles conceptions, où je m'épuise, où je me tue pour l'embellissement de ce pays, c'est à cet instant que ces hommes stupides me crachent l'injure à la face! — Tiens! regarde, dit-il après avoir amené sa fille près de la fenêtre, regarde cette tour, cette flèche, dépouille-les, par un effort d'imagination, des échafaudages qui les masquent en partie, et dis-moi si tu as vu jamais quelque chose de plus léger, de plus simple, mais aussi de plus solide et de plus gracieux!



— Vous n'ignorez pas, mon père, répondit naïvement Marie, que j'étais bien jeune quand j'ai voyagé et que je n'ai pas grande connaissance en fait d'art?

— N'importe! tu es ma fille et tu vas me comprendre. Admire l'élégance de ces fenêtres, longues et étroites. Admire la finesse des colonnettes; vois comme les quatre pans de

l'octogone correspondent bien aux quatre faces de la tour. Remarque comme chaque détail est étudié, comme tout est prévu, calculé, proportionné; et dis-moi si ce n'est pas là un travail excellent!

— Oui, mon père; c'est beau.

— Eh bien! le croirais-tu? ce troupeau d'imbéciles me tourne en ridicule. Ils disent que l'effet est manqué, que ma tour ressemble au four d'un potier, que j'ai déshonoré leur village. En vérité, ils mériteraient, les misérables, que je commandasse à mes ouvriers de démolir leur église et de ne pas laisser pierre sur pierre de cet édifice de damnation!

— Plus vous vous emporterez, plus vous augmenterez votre mal, dit Marie.

Tout en parlant ainsi, la jeune fille prit doucement le bras de son père et le fit asseoir près de la table.

— Vous travaillez trop, vous vous fatiguez, reprit-elle. Que ne prenez-vous quelqu'un pour vous aider?

— C'est cela! grommela le vieillard avec humeur; je ne suis plus propre à rien! Vite, il faut faire place à un successeur! Aujourd'hui, l'imbécillité; demain, la tombe!

— Je prie assez le bon Dieu et sa douce Mère, ma patronne, pour qu'ils me fassent la grâce de vous conserver longtemps.

— Je préférerais la mort à une vieillesse honteuse!

— Vous blasphémez, mon père, dit Marie. Est-ce que vous ne m'aimez plus? ajouta-t-elle en se suspendant au cou du vieillard. Est-ce que je suis trop exigeante? Je vous demande de vivre pour moi, de ne pas épuiser vos forces par un travail opiniâtre, de confier à quelque personne intelligente une partie de vos entreprises.

— Voilà justement la difficulté. Qui choisir? Philippe, Robert, Ewrard? Ils ne manquent pas d'adresse; ce sont

d'excellents tâcherons, de bons tailleurs de pierre, de bons appareilleurs. Mais allez donc leur demander des projections sur parchemin ou des tracés sur granit, et vous verrez la belle besogne qu'ils vous feront! Toi, ma fille, tu parles fort à ton aise de choses que tu n'es pas capable d'apprécier. J'ai des ouvriers, des hommes qui exécutent bien, mais qui sont impuissants quand il s'agit d'inventer. Voilà ce qui me condamme à faire tout par moi-même.

— N'oubliez-vous pas quelqu'un? dit Marie en rougissant.

Le maître de l'œuvre jeta un regard perçant sur sa fille et ne put s'empêcher de partager son trouble. Il ne comprenait que trop bien. Mais, feignant d'ignorer de qui la jeune fille voulait parler, il demeura les yeux fixes, comme un homme qui cherche à rappeler ses souvenirs.

— Celui qui a ciselé la coupe que vous avez entre les mains, reprit Marie.

— Je ne me souviens pas...

— Il vous l'a pourtant apportée lui-même, le jour de votre fête, il n'y a pas un an de cela; le pauvre François, le fils de cette bonne mère Regnault, serait bien affligé s'il apprenait que vous faites si peu de cas de ses attentions pour vous.

— C'est vrai. Tu as ma foi raison! Mais il est si jeune que je n'aurais jamais songé à lui, quand tu me parlais de chercher quelqu'un pour me décharger un peu de mon travail.

— Il a du talent.

— Qu'en sais-tu?

— Mais ses dessins, ses statuettes, vous les connaissez aussi bien que moi... Que je vous montre encore un de ses derniers ouvrages!

Marie alla chercher son livre d'heures. Elle l'ouvrit et mit sous les yeux de son père une feuille de parchemin, enluminée avec cette richesse de couleurs qu'on ne rencontre plus que dans les manuscrits du moyen âge.

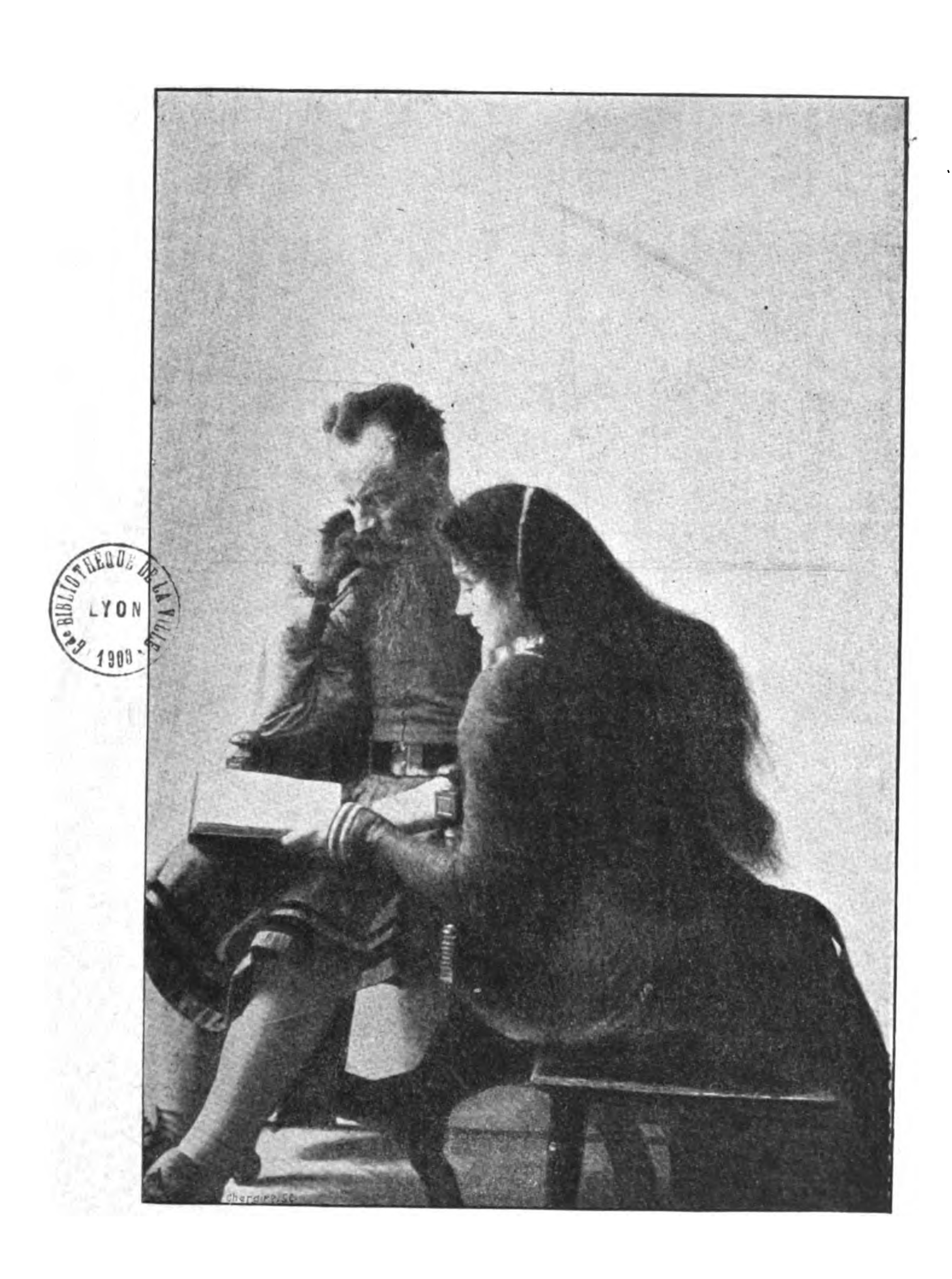
— Cela pourrait être mieux, dit Pierre Vardouin en répondant par un jugement sévère à l'enthousiasme de sa fille. Ce sont des enfantillages. Tout cela me confirme dans mon opinion sur François Regnault. Il ne saura jamais faire que des images ou des statuettes. Je t'interdis de rien accepter désormais de ce garçon-là.

— Est-ce qu'il y a du mal à recevoir un présent?

— Sans doute, quand celui qui le fait espère un droit de retour. Te voilà maintenant l'obligée de François, et je ne le veux pas, entends-tu! je ne le veux pas.

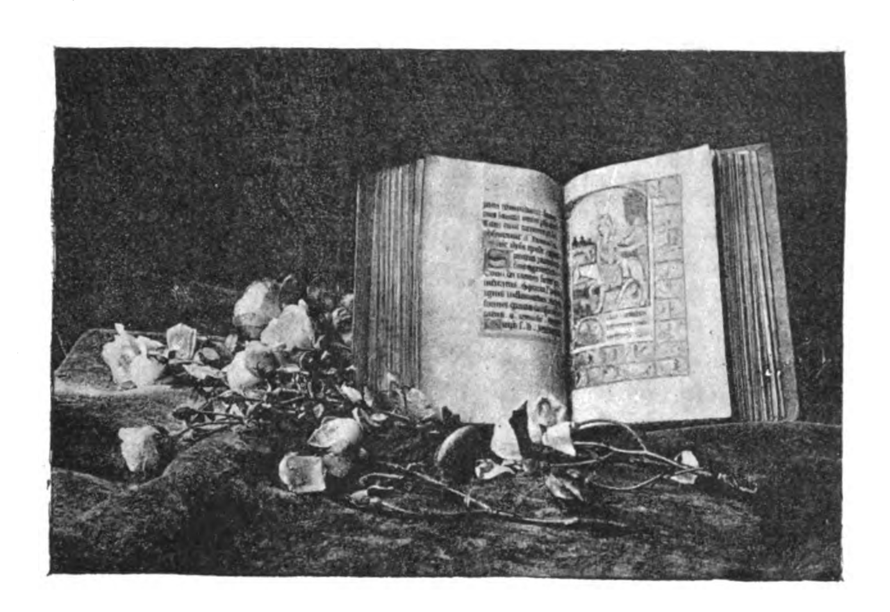
— Vous me grondez, petit père, dit Marie en jouant avec les cheveux du vieillard et en lui donnant un baiser sur le front. Est-ce que vous avez à vous plaindre de moi? J'écoute docilement vos leçons; je chante quand vous m'ordonnez de vous désennuyer; je prie le bon Dieu avec ardeur, matin et soir, pour que vous soyez illustre et heureux, pour qu'il vous fasse retrouver en votre fille les vertus qui distinguaient ma pauvre mère. Enfin, — et la jeune fille rendit sa voix encore plus caressante, — je vous ai promis de me soumettre à vos volontés. Vous choisirez vous-même mon mari, et je ne me plaindrai pas s'il a les yeux noirs comme ceux du fils de la veuve Regnault. Mais voici les vêpres qui sonnent, ajouta Marie avant de quitter sa position de suppliante; vous ne me laisserez pas sortir sans me promettre d'être plus indulgent pour François.

— Nous verrons! répondit Pierre Vardouin en embrassant sa fille.



Et Marie s'échappa des bras du maître de l'œuvre, emportant de l'espérance pour le reste de la journée et s'attachant au dernier mot de son père, comme l'hirondelle, qui traverse les mers, se repose sur le mât d'un navire afin d'y prendre la force de continuer son voyage.





II

A PROPOS D'UNE FLEUR

Les premiers travaux de Pierre Vardouin à Bretteville avaient été signalés par un triste événement. Un tailleur de pierre s'était brisé la tête en tombant du haut d'un échafaudage. Marie, qui n'avait alors que huit ans, était présente à l'agonie du pauvre ouvrier. La vue du sang la glaça d'effroi; puis son cœur se gonfla et ses larmes coulèrent, quand on emporta le corps de la victime et lorsqu'elle entendit les gémissements de sa femme et de son enfant. Elle suivit son père dans la maison de ces infortunés.

A partir de ce jour, la veuve Regnault et son fils devinrent

les protégés de Pierre Vardouin. François entra comme apprenti chez le maître de l'œuvre. En nettoyant les outils, en préparant les mortiers, l'adolescent n'aurait gagné qu'un faible salaire si son patron ne l'eût récompensé plus largement en souvenir de ses malheurs. A part cette charité, Pierre Vardouin s'occupait fort peu de son apprenti, le croyant destiné, comme son père, à mener une vie obscure et laborieuse.

Une seule personne remarqua ses heureuses dispositions. C'était la petite Marie. Elle aimait à s'entretenir avec lui ; elle lui racontait les belles légendes des saints qu'elle avait entendu raconter elle-même à sa mère, tandis que François façonnait de petites statuettes avec de la terre grasse, ou dessinait sur le sable des cathédrales imaginaires. Rien n'était plus touchant que cette communication d'idées entre deux enfants si jeunes. Bientôt Marie, sur les instances de son ami, se décida à dérober quelques-uns des rares manuscrits de son père. Elle les lui remettait en secret. Une fois rentré chez lui, François les étudiait avec ardeur, devinant les passages difficiles à comprendre, tant son esprit avait de sagacité, et reproduisant les dessins et les figures de géométrie. Au bout de cinq ans, il se sentit de force à inventer lui-même. Il traçait des plans de fantaisie, appelant de tous ses vœux le moment où il commanderait à son tour. Il n'était encore que simple manœuvre !

Pierre Vardouin fut émerveillé des dispositions de son apprenti ; sa facilité, ses connaissances le frappèrent d'étonnement. Un instant il songea à lui confier ses ouvrages les plus délicats : ses tracés, ses modèles, ses épures ; mais, à la réflexion, il eut peur. Il se garda bien d'encourager et d'aiguillonner ce talent naissant, qui déjà lui portait ombrage.

La confidence de Marie réveilla toutes les inquiétudes de Pierre Vardouin. François Regnault, son apprenti, son protégé,

aimé de sa fille! Cette pensée le faisait frémir. Pour peu que cette passion s'enracinât dans le cœur de son enfant, il voyait le jour où il serait obligé de céder à son désir. Son gendre alors deviendrait son rival; sa jeune renommée ferait pâlir son étoile. Il était grand temps de lui ôter toute espérance, en lui montrant l'inutilité de ses prétentions. Quant à Marie, il dirigerait son esprit vers d'autres idées. On mettrait en jeu sa vanité; on lui ferait comprendre qu'elle ne devait pas avoir d'amours vulgaires, et qu'elle pouvait prétendre aux plus beaux partis.

En cherchant à se cacher ainsi la vérité, Pierre Vardouin en vint à se tromper de bonne foi. Tout en combattant, par un sentiment d'inquiétude personnel, les vœux de sa fille, il s'imagina travailler dans l'intérêt de son enfant, bien plus que dans celui de sa présomption. Déjà il caressait la pensée d'une alliance avec un de ses anciens amis, Henry Montredon, alors employé aux premiers travaux de l'abbaye de Saint-Ouen.

Tandis que Pierre Vardouin roulait ces beaux projets dans sa tête, Marie sortait de l'office en compagnie de la veuve Regnault et de son fils. La pauvre veuve, fidèle à la mémoire de son mari, allait, tous les dimanches, prier sur sa tombe dans le cimetière du petit village de Norrey. Marie et François l'accompagnaient habituellement dans cette pieuse promenade. La mère pleurait en songeant à la fin malheureuse de son mari; les deux jeunes gens folâtraient à ses côtés et se jetaient des fleurs. Celle-ci, dont les méditations avaient leurs racines dans le passé, se faisait une vie rétrospective avec ses souvenirs; ceux-là triplaient les joies de l'heure présente avec les promesses de l'avenir qu'ils rêvaient.

Quand on fut arrivé au cimetière de Norrey, tous trois

s'agenouillèrent avec respect près d'une humble croix de bois et prièrent du fond du cœur pour le pauvre ouvrier. Magdeleine, alors, fit signe aux jeunes gens de se lever.

— Allez, dit-elle; votre âge n'est pas fait pour de longues douleurs. Laissez-moi prier seule et promenez-vous sous les grands arbres du bois, sans trop vous éloigner.

Marie passa son bras sous celui de François. Ils s'éloignèrent lentement sous l'œil de la veuve qui, tout en priant pour le mort, demandait au Ciel de leur faire la vie douce et facile. Gais et folâtres, il n'y a qu'un moment, les jeunes gens avaient dans leur démarche quelque chose de mélancolique. Le devoir, qu'ils venaient d'accomplir, avait touché leur esprit. Ou plutôt, une voix intérieure leur disaît que, maintenant qu'ils avaient échappé à la surveillance de Magdeleine, ils devaient agir avec plus de réserve et réprimer les élans de leurs cœurs.

En échangeant quelques paroles, à de rares intervalles, ils arrivèrent à l'entrée du bois. Ils en connaissaient déjà les moindres allées et, sans qu'ils se communiquassent leurs impressions, leur promenade les ramenait toujours vers un tertre vert, banc rustique dont la nature avait fait tous les frais et où les deux amants s'asseyaient sur un moelleux coussin de mousse.

Le site était ravissant et plein de fraîcheur. A deux pas de là, une petite source s'échappait de dessous terre, descendait, d'abord libre et dégagée de toute entrave, sur un terrain légèrement incliné, puis s'enfonçait en murmurant sous les buissons, comme si elle eût reproché aux herbes et aux jonquilles de lui barrer le passage. Plus loin, elle prenait possession de son lit et venait, brillant ruisseau, former de petites cascades sous les pieds des deux amants. Marie et François, les mains dans les mains, admiraient sans mot dire ce petit coin de la

création qui, pour eux, valait les plus beaux sites, puisqu'ils savaient y renfermer, dans un cadre étroit, la variété d'un rêve infini.

Ils se plaisaient surtout à lancer dans le courant des mottes de terre ou des brins d'herbe, dont la chute faisait ballotter leur image à la surface, écartant ou rapprochant leurs figures, selon le caprice du flot.

— Pourquoi ne peut-on passer toute sa vie ainsi? dit Marie en cueillant une rose sauvage aux branches d'un églantier.

François la regardait, d'un air rêveur, rouler dans ses doigts la tige de la rose.

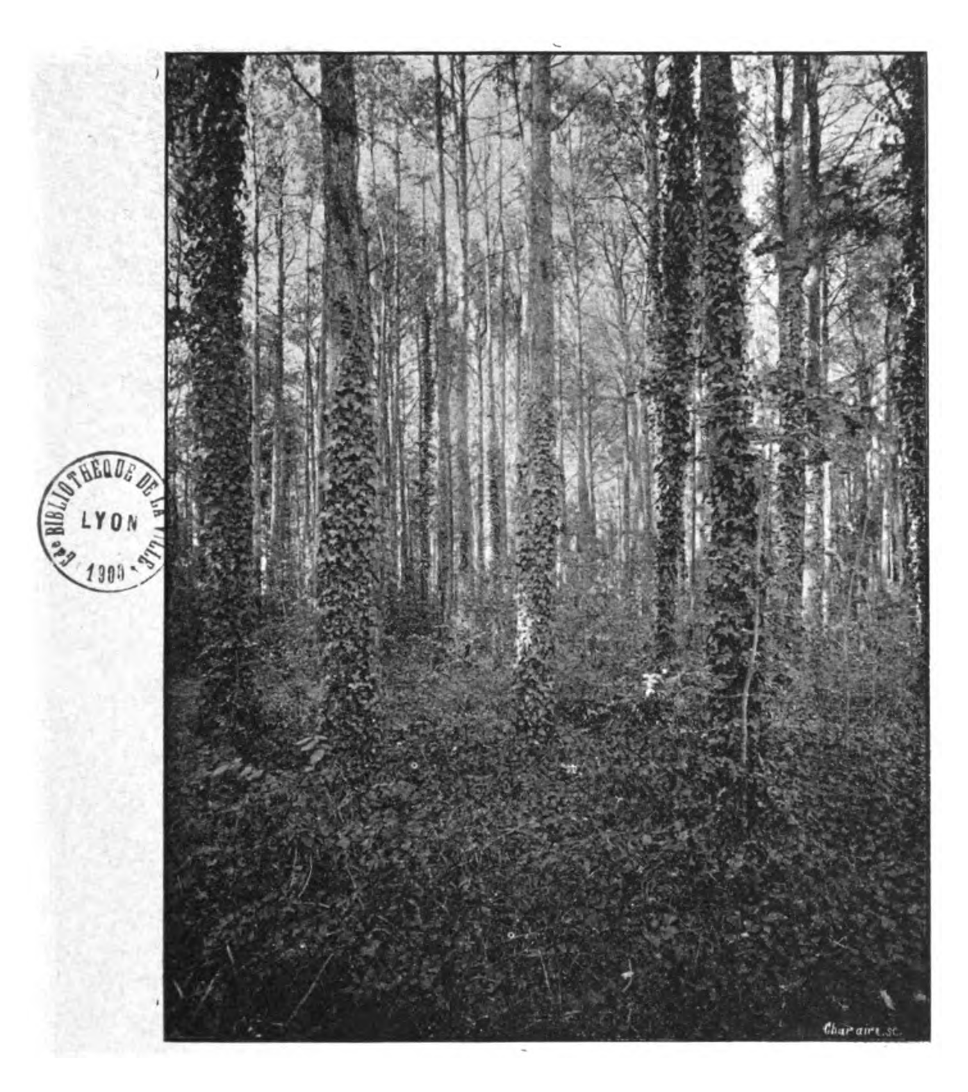
— Savez-vous, Marie, dit-il en sortant de son extase, que vous êtes la cause de mes meilleures inspirations? Chacun de vos mouvements m'enchante et me fait penser. Le sourire de votre bouche, le scintillement de vos yeux, l'ondulation de vos cheveux, le frémissement de votre robe, m'ouvrent un monde d'idées. En voyant cette rose entre vos mains, je ne goûte pas seulement le plaisir de vous contempler, je me rappelle comment un grand *maître* de l'antiquité inventa l'admirable chapiteau corinthien, et je me dis qu'il ne me serait pas impossible d'attacher aussi mon nom à quelque découverte.

— Oui, interrompit Marie, vous pensez beaucoup à moi et encore plus à la gloire.

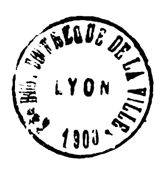
— La gloire? je ne l'atteindrai jamais... Je suis trop pauvre pour cela! Je pensais cependant que le temps est venu de ne plus emprunter à la décoration orientale ses palmettes et ses fleurs grasses. Je pensais qu'en reproduisant les végétaux du pays, en découpant délicatement dans la pierre ces fleurs si fines, si élégantes, on ferait mieux que de l'art; on obéirait à la loi de Dieu, dont la main généreuse a si justement réparti entre tous les climats les productions capables de les embellir.

Pourquoi délaisser les humbles fleurs de nos champs pour les plantes orgueilleuses de l'Orient? Quand nos pères commencèrent à élever des églises, ils furent bien obligés de chercher des modèles en terre étrangère. Les feuilles d'acanthe, les palmettes venaient naturellement couronner leurs colonnes massives. Ils s'essayaient, ils n'avaient pas encore trouvé la manière qui convient aux édifices religieux; leurs arcades s'abaissaient lourdement sur la tête des fidèles et semblaient arrêter l'élan des âmes vers le ciel. Plus tard, on voulut plus d'espace, plus d'air, afin que les hymnes et les prières montassent plus librement au trône du Seigneur. Comment se fit ce changement? Comment les maîtres de l'œuvre obtinrent-ils ce progrès? En observant la nature. Voyez, Marie, comme ces grands arbres s'élèvent majestueusement au-dessus de nos têtes, comme ils se pressent, se rapprochent à leur sommet et entrelacent leurs dernières branches en forme de voûte. Et, plus loin, remarquez ce groupe de chênes rabougris, dont les troncs paraissent abandonner avec regret le sol qui les nourrit; un cavalier passerait difficilement sous leurs rameaux et, d'où nous sommes, on pourrait les prendre pour un énorme buisson. Vous avez là tout le secret de notre art et celui de nos pères: là des colonnes écrasées, des arcades en plein cintre; ici des fûts de colonnettes légères, des arcades élancées. Eh bien! je vous demande s'il ne serait pas déraisonnable et contraire à la nature d'attacher des feuilles de palmier à ces arbres de notre pays, au lieu d'y suspendre des feuilles de saule, de lierre ou de rosier?

Il y a des moments où la langue humaine, si riche qu'on la suppose, n'a plus assez d'images pour exprimer la foule de pensées et de sentiments qui vous assiègent. Le mieux alors est de s'abandonner à une vague rêverie, source de toute poésie



Ne serait-il pas déraisonnable d'attacher des feuilles de palmier
à ces arbres de notre pays ?


LYON
1900

pour les hommes d'imagination. Le jeune homme cessa de parler. Ses yeux, noyés dans l'infini, semblaient lire dans l'azur du ciel. C'est ainsi que devaient rêver Pythagore, quand il étudiait le vrai dans le monde physique; Virgile, quand il étudiait le vrai dans le monde moral. Marie le contemplait avec ravissement. Mais elle s'inquiéta bientôt de ce silence prolongé. Elle lui passa près du visage la rose, qu'elle tenait encore à la main, et dit en souriant:

— C'est à l'occasion de cette fleur que vous avez imaginé de si belles choses. Maintenant que vous vous taisez, si j'en cueillais une autre?

— Ne l'oubliez pas, Marie, reprit l'apprenti: vous êtes pour moi l'origine des plus nobles pensées. L'homme possède en lui d'admirables facultés; mais tous ces trésors, si quelque hasard heureux ne les met au jour, sont exposés à rester éternellement cachés dans son âme. Il faut un rayon de soleil pour que le diamant brille et se distingue, par son éclat, de la pierre brute qui l'entoure. Vous avez été pour moi cette lumière bienfaisante. Auparavant, mon âme était remplie de ténèbres. J'ignorais ma puissance; je ne savais pas ce qu'il y a en moi d'énergie, d'imagination, de courage. Ma mère m'avait appris à prier, et je ne me rendais pas compte de ce que peut être Dieu. Depuis, quand l'âge est venu, quand je vous ai connue, j'ai su pourquoi j'aimais ma mère et Dieu, pourquoi j'avais de l'intelligence. Et toutes ces notions me venaient de mon amour pour vous. Je vous voyais bonne et j'eus immédiatement l'idée d'une bonté supérieure à la vôtre: Dieu m'était révélé! Je vous voyais belle, et j'eus l'idée d'une beauté plus parfaite encore: j'eus le sentiment du beau! Je remarquai l'expression toujours variée de vos traits, la mobilité de vos pensées; et je fus doué d'invention! Les quelques manuscrits de votre père

m'ont donné des connaissances; vous, vous m'avez donné l'inspiration! Vous êtes et vous serez le principe de tout ce que je ferai, de tout ce que j'imaginerai de grand et de beau.

Plus le jeune homme parlait, plus les mots se pressaient harmonieux et sonores sur ses lèvres. Il s'exprimait avec toute la force d'une âme libre et convaincue. Le sein de Marie se gonflait d'émotion. La voix de son ami frappait aussi doucement son oreille qu'une musique céleste.

— Si j'étais peintre, continua François, j'entourerais votre front d'une brillante auréole et je vous placerais entre la terre et les astres, sur la route du ciel. Si j'étais sculpteur, je n'aurais pas assez de ma vie pour reproduire avec le marbre la grâce de votre visage, le charme de votre sourire!

— Et moi, si j'étais reine, répondit Marie en pressant avec effusion la main du jeune homme, je vous demanderais de me construire un palais, non pas pour avoir une magnifique demeure, mais pour vous faire élever un monument qui dirait votre nom aux siècles futurs. Car vous êtes grand, François! car vous méritez d'être illustre! et je...

Marie s'arrêta, rougissante. Ce mot charmant à dire, plus charmant à entendre, ce mot si noble et tant de fois profané, que chaque siècle prononce et qui ne mourra jamais, ce mot : je t'aime! allait s'échapper de sa bouche. Mais François l'avait deviné. Ivre de bonheur, il approcha ses lèvres du front de la jeune fille. C'était le premier baiser. Marie sentit un frisson de plaisir courir par tous ses membres. En même temps, la sainte honte de la pudeur colora son visage, et la petite rose d'églantier qu'elle tenait à la main semblait pâlir auprès de l'éclat de son teint.

Marie n'avait pas opposé de résistance. Elle ne fit pas non plus de reproches, parce qu'elle n'était pas coquette et qu'elle

aimait de toute la force de son âme. Elle était heureuse! pourquoi se plaindre? François éprouvait plus d'embarras que son amie. Il s'était détourné, plein de confusion et de regrets, s'accusant déjà de trop d'audace. Il ne savait comment trouver des paroles d'excuse, lorsque, levant les yeux, il comprit à l'air souriant de Marie qu'il était pardonné. Il se rapprocha d'elle, et, prenant une de ses mains dans les siennes :

— Marie, dit-il, nous nous aimons. Nous pouvons nous le dire sans crainte aujourd'hui, parce que nous sommes trop jeunes pour être persécutés... Mais, plus tard, Marie, si l'on voulait nous séparer, trouveriez-vous la force de résister?

— Vous savez que je dépends de mon père, répondit tristement Marie.

— C'est cela! s'écria François d'une voix pleine d'angoisses. Entre moi, pauvre ouvrier, et vous, fille d'un maître de l'œuvre, il y a des barrières infranchissables! Et pourtant, je vous aime! Je sens que, pour vous posséder, je serais capable de tout au monde. J'ai de l'intelligence : je la cultiverais, je l'agrandirais, je travaillerais, je travaillerais jusqu'à en mourir!... Mais ce sont des vœux inutiles. Esprit, courage, imagination, travail, tout cela n'est rien sans la naissance... Pourquoi suis-je parmi les misérables? Est-ce que je ne suis pas autant, peut-être plus que nos suzerains? Est-ce que je ne pense pas? Oh! voyez-vous, quand ces idées me montent à la tête, je suis pris d'une haine immense contre les puissants de la terre... Je voudrais immortaliser ma vengeance par la pierre en faisant grimacer au sommet de nos églises, sous la forme de monstres et de reptiles, les figures de nos tyrans!

Le jeune homme s'arrêta, haletant, à bout de forces, épuisé par l'émotion. Son regard lançait des éclairs et les

passions grondaient sourdement dans son cœur. Marie le considérait avec un sentiment de pitié et d'effroi.

— Est-ce encore moi, dit-elle, qui vous inspire ces paroles de haine et d'orgueil?

— Ne me faites pas de reproches, répondit François. Je suis si malheureux!

— Pourquoi vous décourager? Qui vous dit que Dieu ne viendra pas à votre secours? Vous êtes malheureux? est-ce que je ne vous aime plus? Les hommes vous dédaignent?... est-ce que mon père ne songe pas à vous? Croyez-vous qu'il n'apprécie pas votre talent?

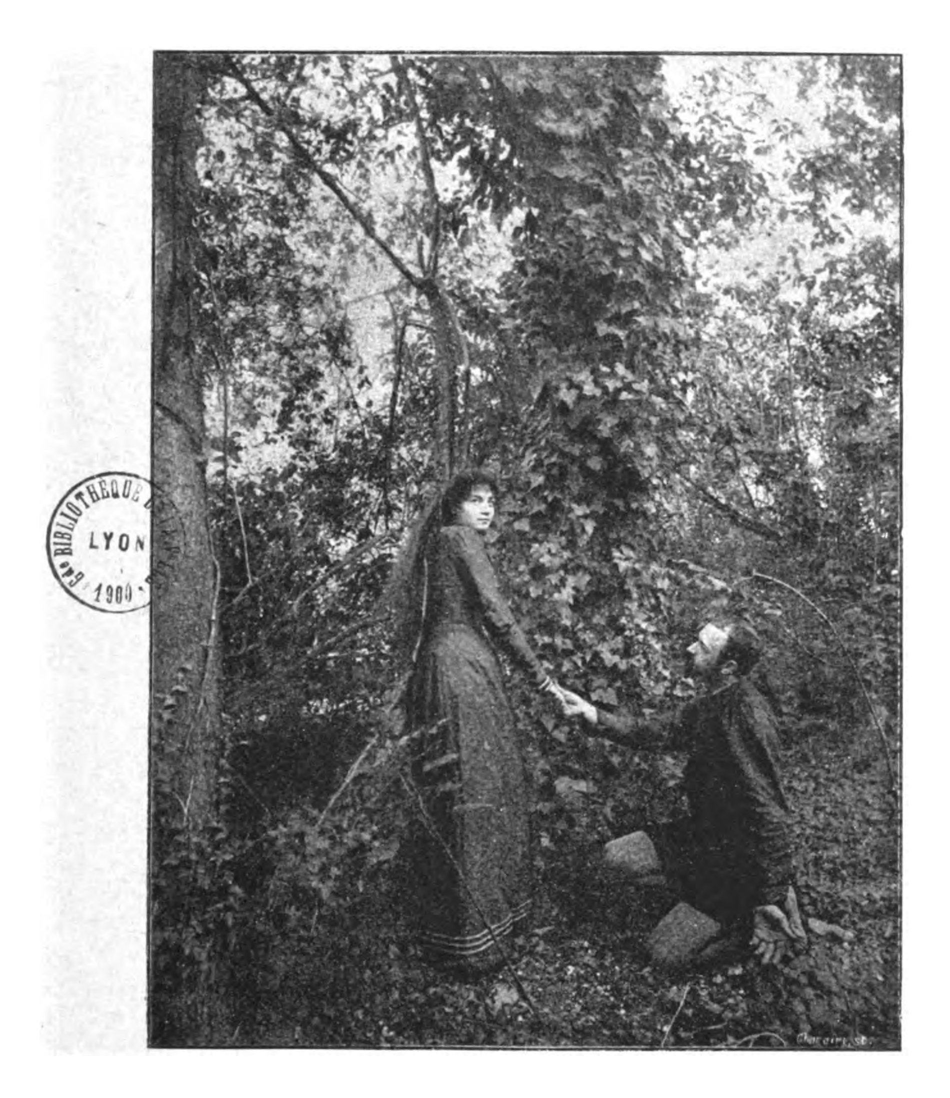
— Vous aurait-il parlé de moi? s'écria François, en interrogeant avidement la jeune fille de la voix et du regard.

— Vous savez, répondit Marie, que mon père commence à vieillir. Le travail le fatigue, il sentira le besoin d'un aide jeune, intelligent...

— Mais je travaillerais sous ses ordres, reprit François. Je ne serais pas son égal. Il me refuserait votre main!

— C'est le démon qui vous fait parler ainsi, François. Prenez garde! Vous avez de belles inspirations, mais l'orgueil vous perdra. Rappelez-vous l'histoire de Hugues... Il avait du génie, et l'ambition le conduisit à l'abîme. L'esprit du Seigneur l'abandonna; il dépouilla l'habit monacal pour se jeter dans une vie de désordre. Dieu, pour le punir, lui envoya une maladie mortelle...

— Vous avez raison, Marie. Mais vous oubliez que la Vierge lui apparut au sommet de la croix. Le globe d'azur, qui la dérobait aux regards, s'ouvrit merveilleusement en deux parties, et, dans le milieu, on vit la Reine du Ciel sous des vêtements fins et ineffables. La Mère de Dieu descendit le long de la croix en semant des étoiles sur sa route. Elle s'assit près

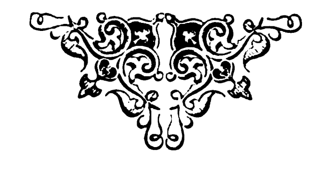


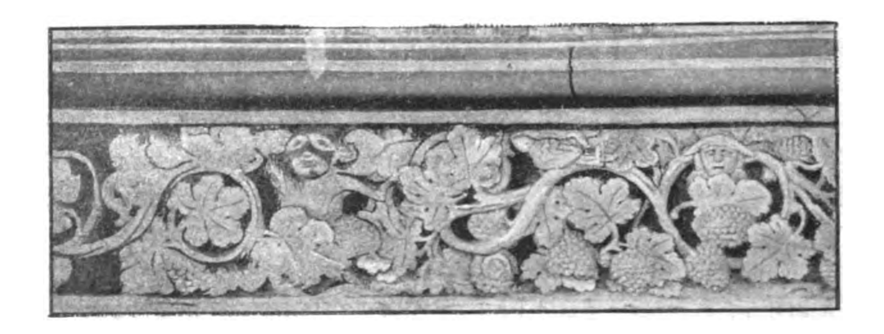
François se jeta aux genoux de Marie.


BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE
LYON
1900

du pécheur et lui rendit la santé... Vous êtes pour moi cette bienheureuse apparition. Vous avez fait briller l'espérance à mes yeux... Et avec l'espérance, le calme et le repentir sont entrés dans mon cœur.

En achevant ces mots, François se jeta aux genoux de Marie et demeura dans une muette contemplation. Quand il se releva, son visage était rayonnant. Mais, tout à coup, il poussa un cri de surprise et recula de plusieurs pas, jusqu'au bord du ruisseau.





III

MAITRE ET APPRENTI

N homme d'une taille élevée venait de paraitre au-dessus du buisson d'églantier. Au cri de François, Marie s'était rapprochée instinctivement de son ami et appuyait sa main tremblante sur son épaule.

L'étranger semblait s'amuser de leur effroi. Ses traits étaient sévères, mais un sourire bienveillant dessinait le contour de sa bouche. Une barbe longue et grisonnante, des cheveux qui se déployaient avec grâce sur son cou, après avoir laissé à découvert un front large et pensif, des yeux pleins de douceur, donnaient à sa physionomie un caractère de dignité et de bonté. A son bonnet de peluche, à son petit manteau, à sa robe courte, à ses chausses fines et collantes, François reconnut bientôt qu'il avait devant lui un maître de l'œuvre. Aussi s'inclina-t-il avec respect, quand l'étranger s'approcha.

— Pardonnez-moi, dit le maitre de l'œuvre, d'avoir surpris vos confidences. Le hasard seul en est la cause. Ne craignez rien..., je suis discret. D'ailleurs, ajouta-t-il en

s'adressant à Marie dont les joues se coloraient, je n'ai rien entendu qui ne vous fasse honneur à tous deux ; et je trouve Pierre Vardouin très heureux d'avoir une fille si accomplie et un apprenti de si grande espérance.

Les deux jeunes gens se regardèrent d'un air étonné.

— Ne soyez pas surpris de m'entendre parler de Pierre Vardouin, reprit l'étranger en s'empressant de satisfaire leur curiosité. C'est un de mes anciens et, je puis le dire, de mes meilleurs amis. Je ne voulais pas quitter le pays sans aller lui serrer la main. Puisque le hasard vous a mis sur ma route, je compte sur vous pour me conduire chez mon vieux camarade.

Tous trois reprirent le chemin du petit village de Norrey.

— Si je ne craignais de blesser votre modestie, continua le vieillard en serrant cordialement la main de François, je vous dirais que votre manière d'apprécier notre art m'a vivement ému ! Persévérez dans cette voie, habituez votre esprit à penser, à observer. Il y a beaucoup à faire encore dans l'étude que vous embrassez de si grand cœur. Le doute, cependant, s'est glissé dans votre âme. Vous vous plaignez d'être méconnu : votre patron ne sait pas vous apprécier ? Attendez ! je connais de vieille date le caractère de Vardouin ; avare d'éloges, peu expansif, il est juste cependant et je parierais qu'il a déjà remarqué vos heureuses dispositions. Il est temps, j'en conviens, de placer dans vos mains le bâton du maître de l'œuvre et de vous donner des travaux à diriger. J'en fais mon affaire. Ainsi, plus de découragement. Ne vous lassez pas d'étudier et vous arriverez enfin au but désiré, parce que vous possédez le courage, qui triomphe des obstacles, et l'inspiration, qui fait les grandes choses !

Comme il achevait de parler, Magdeleine, inquiète de ne

pas voir revenir ses enfants, se présenta devant eux au détour du sentier. L'étranger se chargea d'excuser les deux jeunes gens, en prenant sur lui la responsabilité de leur retard, et les quatre promeneurs se hâtèrent de gagner Bretteville.

Comme Pierre Vardouin n'était pas encore rentré, ils s'arrêtèrent sous le porche de sa maison. A leurs gestes, à leur physionomie. il était facile de voir qu'une discussion venait de s'engager. L'étranger voulait retenir François et sa mère. Marie l'appuyait en l'encourageant du regard : car elle n'osait manifester librement le désir qu'elle avait de garder François à souper. Mais la pauvre veuve les remercia, les larmes aux yeux, prétextant que sa tristesse s'associerait mal à la joie des convives. François hésitait. partagé entre la crainte de laisser sa mère dans l'isolement et les vœux qu'il faisait pour passer encore quelques instants près de son amie.

— Je sais le moyen de tout arranger, dit l'ancien camarade de Pierre Vardouin en prenant le bras de l'apprenti. Nous allons. mère Regnault. vous reconduire jusqu'à votre porte. Peut-être vous déciderez-vous. dans le trajet, à accepter l'invitation que je me permets de vous faire au nom de mon vieil ami. En tout cas, je serai bien aise de parler un peu avec François. Cela donnera à Marie le temps d'apprêter le repas. et à son père celui de rentrer chez lui.

La jeune fille applaudit à cette idée et entra dans la maison. Après avoir donné ses instructions à la vieille servante, elle courut au jardin cueillir des fruits et s'occupa de l'arrangement de la pièce qui servait à la fois d'atelier et de salle à manger. Elle l'orna avec ce goût dont les femmes ont fait une science, et qui jette comme un reflet de poésie sur la vulgarité des ustensiles les plus usuels.

Ce fut elle-même qui dressa la table, grand panneau carré,


BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE
LYON
1900


LYON

posé sur des tréteaux, qu'elle dissimula sous les plis d'une draperie. Sur les planches de chêne, elle étendit une belle nappe en linge de haute lice, sortie de la célèbre fabrique de Caen. Puis elle mit le couvert : les plats, les écuelles en étain, les couteaux et les salières. Aux places d'honneur elle posa deux hanaps, ou verres, en forme de calice et, en face, deux autres sans pied, en forme de coupe.

Avec une attention toute filiale, elle rangea les sièges de telle façon que son père, par la fenêtre grande ouverte, pourrait montrer à son ami la pyramide de l'église nouvellement construite, que le soleil éclairait encore de ses derniers reflets.

A côté du fauteuil, où devait s'asseoir Pierre Vardouin, elle porta la chaise réservée à l'hôte, beau meuble dont les sculptures plates, sans aspérités gênantes, étaient élégamment mêlées au bois tourné. C'étaient les sièges d'honneur, riches et spacieux, où les vieillards avaient toute la liberté de leurs mouvements.

A ces meubles isolés, où l'on n'a pas à se défendre contre l'empiètement de ses voisins, les amants préféraient alors, comme aujourd'hui, les sièges où l'on est exposé à des heurts familiers, que la jeunesse au contraire serait plutôt tentée de regarder comme une bonne fortune.

Lorsqu'il s'agit de fixer sa place et celle de François, Marie dut sans doute, sans se l'avouer, obéir à quelque impulsion de ce genre; car son père, en rentrant, la surprit s'épuisant en efforts inutiles pour traîner un de ces lourds bahuts qui servaient habituellement d'armoire, mais qu'on ornait aussi de coussins mobiles pour s'y asseoir.

Le maître de l'œuvre regarda sa fille avec un air si étonné que cela valait une question.

— Je vais tout vous expliquer, lui dit Marie. Mais aidez-moi d'abord à placer ce bahut près de la table.

— Allons, puisqu'il le faut! dit Pierre Vardouin du ton d'un père habitué à satisfaire les caprices de sa fille.

Et, s'asseyant sur le meuble qu'il avait changé de place :

— Maintenant, voyons ton explication.

— Vous donnez à dîner.

— Et je ne connais pas mes convives? La chose est plaisante!

A cet instant, la vieille cuisinière vint placer sur la table deux plats copieusement garnis.

— C'est donc sérieux? dit Pierre Vardouin avec sévérité. Je gagerais que tu as invité François et sa mère, sans mon autorisation?

— Vous vous trompez : je n'ai invité ni François, ni sa mère. Voici ce qui s'est passé. En revenant de Norrey, la veuve Regnault et moi, nous avons rencontré un étranger qui nous a priées de le mener près de vous.

— C'est cela! tu m'amènes un inconnu, un vagabond peut-être?

— Ni l'un ni l'autre, dit le voyageur qui venait d'entrer avec François.

— Serait-il possible! s'écria Pierre Vardouin en reconnaissant Henry Montredon... Mon ancien, mon meilleur camarade!

— Moi-même! mon vieil ami, dit l'étranger en pressant dans ses bras le maître de l'œuvre. Des affaires m'appelaient à Caen. Je n'ai pas voulu quitter le pays sans embrasser mon bon Pierre Vardouin!

C'était plaisir de voir ces deux vieillards se donner de touchantes marques d'affection, après tant d'années d'absence.

Marie et François s'étaient discrètement écartés. Ils auraient pu se parler, et pourtant ils gardaient un respectueux silence et considéraient cette scène avec attendrissement. Pierre Vardouin excitait en eux une surprise dont ils ne se rendaient pas compte. Ils étaient habitués à le voir triste, taciturne. Maintenant il s'abandonnait à tous les élans de la joie. Son visage, ordinairement glacial, prenait tous les tons dont s'éclairent les natures passionnées.

— Marie. François, allons donc, fainéants! s'écria Pierre Vardouin en remarquant pour la première fois l'immobilité de sa fille et de son apprenti. Courez tous les deux chercher du vin. du meilleur et du plus vieux! Je veux fêter dignement le retour de ce cher Henry!

Les jeunes gens obéirent avec empressement. Avant de descendre à la cave, ils entrèrent dans la cuisine où Marie alluma une petite lampe à main en cuivre, à peu près semblable à nos lanternes, tandis que François prenait plusieurs cruches en terre cuite.

Lorsqu'ils eurent pénétré sous les voûtes sombres de la cave. Marie conduisit son ami à celui des barils cerclés de fer qui contenait le vin réservé pour les grandes circonstances. Pendant que le jeune homme, incliné devant le fût, tournait avec précaution le robinet, pour ne rien perdre du précieux liquide, la jeune fille. tout en l'éclairant, lui donnait des conseils.

— Mon père est aujourd'hui d'une humeur charmante, lui dit-elle. Ne perdez pas cette occasion de lui parler de votre avenir.

– Mieux vaut laisser la parole à mon nouveau protecteur, répondit François. Oh! l'excellent homme! Vous ne sauriez imaginer, Marie. toutes les promesses qu'il m'a faites, toutes

les consolations qu'il a données à ma mère. N'en doutez pas. il aura la plus heureuse influence sur mon patron, et il lui parlera de moi dès qu'il jugera le moment favorable.

Avant de rentrer dans la salle à manger, Marie avait échangé sa lampe contre deux beaux candélabres de bronze. Lorsqu'elle arriva, portant les bougies allumées devant François, qui la suivait avec les cruches remplies de vin, Pierre Vardouin eut un cri de satisfaction.

— Enfin, dit-il, voilà de la lumière! Le jour commence à tomber, et je ne pouvais plus distinguer les traits de mon vieil ami.

— Tant pis! fit gaiement Henry Montredon: le clair-obscur est ce qu'il y a de plus avantageux pour les rides, qu'on peut regarder comme les lézardes des corps qui menacent ruine. Ah! dame, je ne suis plus le robuste compagnon que tu as connu autrefois! Et, si j'ai gardé mes cheveux, c'est pour les voir blanchir.

— Il neige quelquefois au commencement de l'automne, interrompit aimablement Pierre Vardouin, et l'on est pourtant encore loin de l'hiver.

On se mit à table. Les deux maîtres de l'œuvre s'assirent en face de l'église. Pierre Vardouin ne se lassait pas de la montrer à son ami, tandis que Marie et François, placés l'un à côté de l'autre sur le bahut, se parlaient à voix basse. Cependant le maître de la maison n'oubliait pas ses convives. Les coupes s'entre-choquaient avec un bruit agréable, au milieu des vœux qu'on formait pour l'avenir. Les visages étaient colorés d'une charmante animation. Les réparties, volant de bouche en bouche, se croisaient et rebondissaient d'un convive à l'autre, comme une balle dans la main des joueurs. C'était le vrai moment des confidences et des épanchements.

— Conviens, mon cher Vardouin, dit Henry Montredon, que tu es un homme heureux?

— Je l'avoue! je n'ai pas à me plaindre du sort.

— Tu as un trésor dans ta maison!

Et Montredon ajouta à voix basse, en tournant la tête du côté de Marie :

— Tu sais de qui je veux parler?

— Oui, oui! ce trésor-là est ce qu'il y a de plus difficile à garder.

— Si tu crains qu'on ne te le prenne, il faut le donner.

— Pas au premier venu, je suppose?

— Non, mais à un brave garçon, que tu connaîtrais depuis longtemps, et qui t'offrirait toutes les garanties de cœur et d'intelligence.

— Ce n'est pas facile à trouver.

— Pardon. Tu n'as simplement qu'à ouvrir les yeux... Vois comme ces deux jeunes gens ont l'air de s'entendre!

Pierre Vardouin pâlit quand il aperçut le regard de son ami s'arrêter complaisamment sur Marie et François, qui se faisaient aussi des confidences, tout réjouis de penser que leur protecteur s'occupait d'eux.

— Il n'y a là que des enfantillages, dit Vardouin d'un air sombre. Mais ton observation me prouve que cela pourrait être pris au sérieux. Désormais j'aurai plus de prudence. Car il est temps de faire savoir à François, puisqu'il semble avoir des prétentions si hautes, quelle distance il y a entre un humble apprenti comme lui et la fille d'un maître de l'œuvre!

— La distance est grande sans doute, reprit Henry Montredon; mais il ne tient qu'à toi de l'abréger; l'avenir de François est entre tes mains.

— C'est juste, répondit Pierre Vardouin avec un sourire équivoque. Et, comme je ne veux pas te refuser, je consens à faire quelque chose pour François.

Croyant déjà avoir gain de cause, l'avocat des deux jeunes gens, par un jeu de physionomie plein de promesses, avertit ses protégés qu'un événement heureux était proche.

— Allons! dit-il en présentant sa coupe à ses petits amis, je bois à votre bonheur!

Marie et François, tout rayonnants, répondirent à cette invitation avec une reconnaissance si émue qu'on n'aurait su dire où finissait la joie, où commençaient les larmes.

-- Ne te lasse pas de remercier mon ami Montredon, dit Pierre Vardouin à François avec un calme affecté. Car c'est moins à tes propres mérites qu'à ses pressantes sollicitations que tu devras ton avancement.

Les deux amants échangèrent un coup d'œil où se peignaient toutes les impressions fugitives de l'espérance.

— A partir d'aujourd'hui, continua Pierre Vardouin, François n'est plus mon apprenti.

Le silence était si grand qu'on entendait distinctement la respiration des trois personnes qui étaient suspendues aux lèvres du vieux maître de l'œuvre.

— Je l'élève, continua lentement celui-ci, à la dignité de maître-maçon!

Un triple cri de surprise, de révolte et d'indignation accueillit cette étrange confidence.

— Tu veux sans doute égayer la fin du repas par quelque plaisanterie? demanda Henry Montredon.

— Je suis toujours sérieux, répondit Pierre Vardouin en dissimulant, à l'ombre de ses longs cils abaissés, le feu d'une colère qui n'attendait que l'occasion d'éclater. François est

un bon ouvrier ; je me plais à le reconnaître. Il a fait ses preuves comme tailleur de pierres, et je crois qu'on peut maintenant lui confier la direction d'un atelier. Que demande-t-il de plus? Son ambition irait-elle jusqu'à prétendre tenir dans sa main le compas du maître de l'œuvre? Quand on a de si hautes prétentions, il est au moins nécessaire de les justifier.

François, oubliant toute prudence, essaya de se lever pour répliquer. Mais Marie, qui connaissait le caractère irritable de son père, saisit le jeune homme par le bras et l'obligea à se rasseoir.

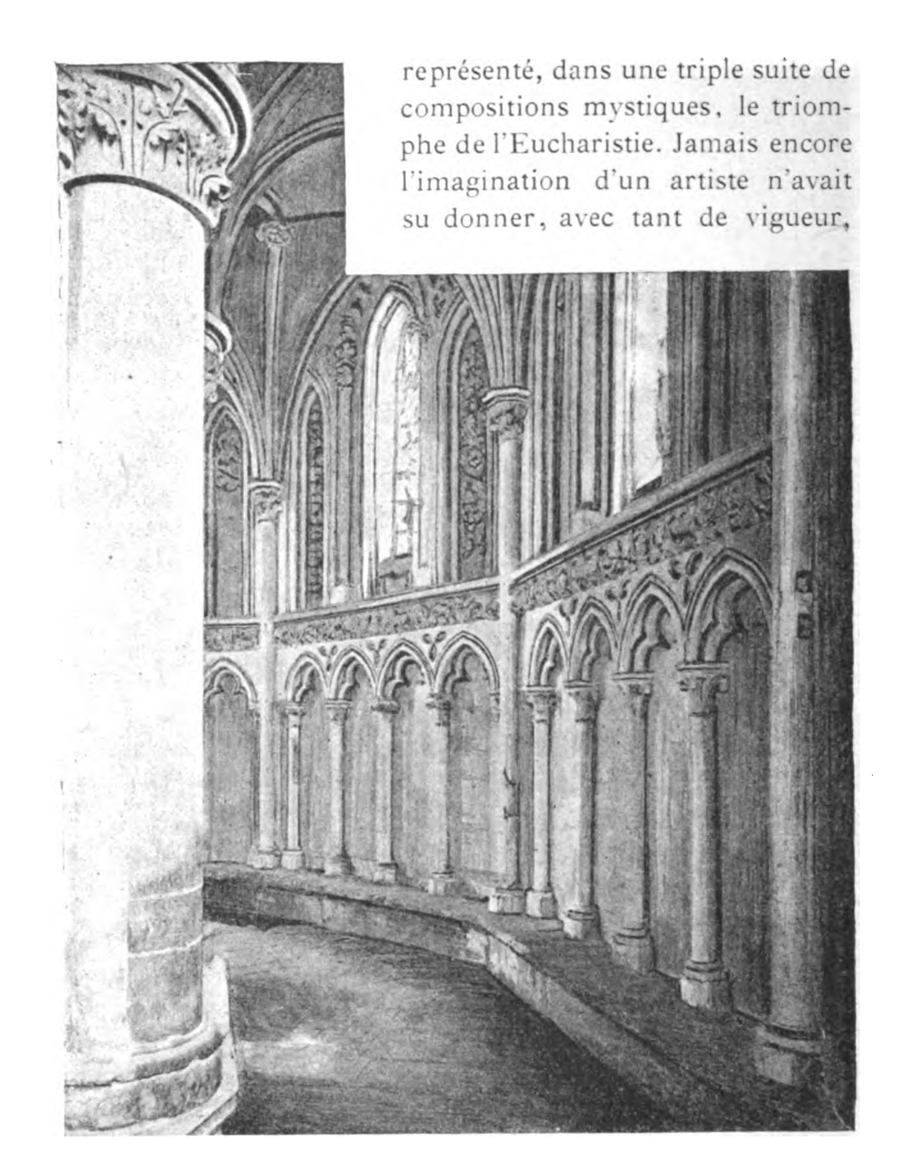
— Si vous m'aimez, lui murmura-t-elle à l'oreille, ayez le courage de vous taire! Un autre parlera pour vous.

Leur protecteur venait en effet de quitter sa place, après avoir fait aux deux jeunes gens un signe, qui rendit à l'un quelques minutes de calme, et à l'autre une lueur d'espoir.

Henry Montredon alla prendre sur un meuble un rouleau de parchemin qu'il y avait déposé en entrant; puis il se rapprocha de la table. Après avoir écarté quelques écuelles et couteaux qui le gênaient, il déroula plusieurs plans et dessins, parmi lesquels il choisit un lavis représentant un intérieur d'église.

C'était la courbure gracieuse des bas côtés d'une abside. Au lieu de prolonger le chœur par cette large chapelle qui forme habituellement une sorte de petite église annexée au chevet de la grande, l'auteur de ce projet avait eu l'ingénieuse idée d'ouvrir, sur la droite et la gauche, deux chapelles moins profondes, qu'il avait mises en communication par une galerie circulaire merveilleusement ornée.

D'un banc de pierre, qui faisait le tour de l'édifice, partaient des colonnettes, séparées du mur et servant de point d'appui à des arcatures trilobées. Au-dessus, un large bandeau où le ciseau du sculpteur, fouillant profondément la pierre, avait



représenté, dans une triple suite de compositions mystiques, le triomphe de l'Eucharistie. Jamais encore l'imagination d'un artiste n'avait su donner, avec tant de vigueur,

une existence et un corps aux distinctions les plus subtiles de la théologie.

D'un bout à l'autre du bas-relief les rameaux féconds d'une vigne rappellent la merveilleuse grappe de la Terre promise, dans laquelle le moyen âge voyait une figure mystique du Christ. Becquetant de çà de là des raisins, des oiseaux y symbolisent les fidèles qui se nourrissent de celui qui s'est dit : « La vigne portant de bons fruits ». Mais, tandis qu'ils se repaissent du mets divin, des figures humaines, se débattant dans les enlacements des pampres, montrent la grimace de l'effort qu'elles font pour se débarrasser des liens du péché. Enfin, après cette lutte, vingt fois représentée, on voit un élu qui parvient à goûter la grappe tant désirée. Et dans le voisinage, un oiseau, aux formes puissantes, repousse une tête de squelette qui essaie de mordre aux raisins. C'est la fin du drame, c'est l'apothéose de l'Eucharistie donnant la vie à celui qui a su triompher du péché, symbolisé par la mort.

Au-dessus de ce riche bandeau, de belles fenêtres ogivales montent jusqu'à la voûte, accompagnées d'arcatures sculptées qui semblent en compléter l'allégorie. C'est une profusion de feuilles d'aulne ou de charme avec des oiseaux et des têtes humaines ; ou bien ce sont des bas-reliefs isolés qui représentent des musiciens, celui-là marchant sur de gracieux enroulements de fleurs, celui-ci foulant aux pieds un dragon.

Henry Montredon avait mis ce dessin sous les yeux de son ancien camarade. Il ne cessait de lui en expliquer tous les détails et de lui en vanter l'heureuse originalité. Tout entier à son admiration et au plaisir de la faire partager, il ne se doutait pas du drame intérieur qui se jouait dans la conscience du vieux maître de l'œuvre.

Naturellement envieux, incapable de reconnaître le mérite

d'une œuvre qui n'était pas la sienne, Pierre Vardouin regardait d'un œil distrait le projet de monument dont on lui signalait les beautés. Morose, les lèvres serrées, il restait sur la réserve. Et quand son ancien camarade lui demandait son avis, avec ce besoin qu'ont les âmes sincères de doubler leur enthousiasme de celui d'un autre, il répondait évasivement en détournant la tête :

— Oui, certainement, il y a du bon!

A la fin, Henry Montredon s'impatienta.

— En vérité, s'écria-t-il, je te trouve bien difficile! Cette composition me semble, à moi, tout simplement admirable. Tant pis! le mot est lâché. Il ne fallait pas montrer tant de froideur. Et c'est bien ta faute si je me suis exposé à blesser la modestie de l'auteur.

— Quoi! demanda Pierre Vardouin en pâlissant, l'auteur de ce dessin serait?...

— Ici, devant toi! répondit Henry Montredon.

Pierre Vardouin était devenu livide. Ses mains tremblaient.

Il paraissait se refuser à comprendre.

— N'est-il pas étrange, reprit Henry Montredon, que j'aie dû faire le voyage de Bretteville pour t'aider à découvrir les rares dispositions de ton apprenti?... Car ce dessin, ces plans, ces esquisses, ce projet d'une église à construire sont l'œuvre de François.

Un rire contraint accueillit cette révélation.

— Tu ne me crois pas? demanda Henry Montredon.

— Pardon, balbutia Pierre Vardouin. Mais je pense que tu as été victime d'une mystification. Si imparfait que soit ce projet, ce n'est pas un apprenti ignorant qui aurait pu le concevoir, et encore moins l'exécuter.

Malgré les supplications de Marie, qui essaya de le retenir, François bondit sous l'insulte.

— Ainsi, dit-il en interpellant violemment le maître de l'œuvre, ce n'est pas seulement mon intelligence dont vous doutez? Vous me croyez capable de mentir? Vous me supposez assez dépourvu d'honnêteté pour me parer des œuvres d'autrui et présenter comme miens des plans qui auraient été exécutés par un autre?

— En vérité! s'écria Pierre Vardouin en se levant à son tour, on dirait que le drôle menace son vieux maître?

— Il n'y a plus de maître, ni d'élève ici, répliqua François. Il y a un homme qu'on accuse à tort et qui a le droit de vous reprocher vos odieux soupçons.

— L'ingrat! fit Pierre Vardouin, dont la colère haineuse n'attendait qu'un prétexte pour éclater... Il ne craint pas de braver son bienfaiteur!... Sors d'ici, et ne reparais jamais devant moi!

— Je ne sortirai pas avant de m'être justifié, répondit le jeune homme en résistant au maître de l'œuvre qui le poussait du côté de la porte.

— Dieu me pardonne! rugit Pierre Vardouin, je crois qu'il a osé lever la main sur moi!

A ces mots, il souffleta son apprenti. François poussa un cri de fureur. Obéissant au premier mouvement, il allait se jeter sur celui qui l'avait si cruellement offensé, lorsque Marie se précipita entre les deux hommes.

— Est-ce moi que vous vouliez frapper? dit-elle à François.

Ne pouvant plus ni se venger, ni ressaisir son bonheur perdu, le malheureux s'enfuit.



IV

Vérité est, et je le di
Qu'amors vainc tout et tout vaincra,
Tant com cis siècle durera.

HENRY D'ANDELY.

François traversa le village en se frappant le front avec des gestes de désespoir.

Et comme la vue des hommes lui était odieuse, il s'enfonça dans le premier chemin qui s'offrit à lui, sans but, sans réflexion, en proie à une fièvre dévorante, désirant à tout prix la solitude.

La lune inondait la campagne d'une douce lumière. Il

aperçut bientôt, à peu de distance, le bois témoin de ses amours. Le hasard — peut-être l'habitude — avait conduit ses pas vers le lieu ordinaire de ses promenades. Il entra sous les grands arbres, se laissa tomber près du banc de gazon sur lequel il s'était assis le jour même avec Marie, et s'abandonna à tout l'excès de sa douleur, s'exagérant, comme les malheureux, la portée du coup qui venait de le frapper. Il se releva soudain, pâle, défait, et ne sortit du bois que pour commencer à travers champs une course insensée.

Après avoir marché ainsi pendant plus d'une heure, il fut tout surpris de se retrouver à l'entrée de Bretteville. Alors seulement il pensa à sa mère. Mais il craignit de l'effrayer en se présentant subitement devant elle, et cette crainte allait sans doute lui faire rebrousser chemin, lorsque l'idée lui vint qu'elle était peut-être endormie. Cet espoir le décida à rentrer pour prendre du repos; car il se sentait à bout de forces et de courage. Il s'approcha donc de la maison et prêta l'oreille: tout était silencieux. Il poussa doucement la porte; la lampe brûlait encore, et sa mère, agenouillée dans un coin de la chambre, priait. Magdeleine l'avait entendu; elle se retourna; sans lui donner le temps de se lever, François se jeta dans ses bras. Jusque-là, il n'avait pas versé une larme. Maintenant les sanglots déchiraient sa poitrine.

— Oh! comme je souffre, ma mère! dit François.

Alors seulement la pauvre femme s'aperçut de la pâleur de son fils et du désordre de ses vêtements.

— C'est là que je souffre! reprit-il d'une voix perçante en prenant la main de sa mère et en la plaçant sur son cœur.

Puis il baissa la tête et retomba dans un morne silence.

— Parle-moi, dit Magdeleine. Que puis-je faire pour te soulager? Je t'aime tant que je trouverai bien le moyen de te

consoler. Mais — pour l'amour du ciel! — ne me regarde pas ainsi fixement, sans me répondre!

— Nous sommes perdus, ma mère! nous sommes sans ressources!

— Ne sommes-nous pas habitués à la misère? dit Magdeleine en souriant tristement.

— C'est vrai, interrompit François, dont les yeux brillèrent d'un feu sombre; mais nous avons toujours eu du pain et nous allons en manquer!

— Comment cela? s'écria Magdeleine; n'es-tu pas plein d'ardeur au travail?

— Et si je n'ai pas d'ouvrage?

— C'est mal ce que tu dis là, François! tu devrais mieux reconnaître les bienfaits de Pierre Vardouin.

— Oh! ne me parlez pas de cet homme! s'écria François avec un geste de colère. Il m'a insulté, insulté devant son ami, devant Marie! Je ne veux plus reparaître devant lui, car je serais capable de le tuer. D'ailleurs, ne m'a-t-il pas chassé ignominieusement!

Et le jeune homme raconta tout ce qui s'était passé au souper de Pierre Vardouin : sa querelle avec le maître de l'œuvre et les circonstances qui l'avaient amenée.

Magdeleine comprit que le mal était sans remède. Et, avec cette rare abnégation dont les mères ont le secret, avant de songer à sa propre misère, elle voulut consoler son fils de ses souffrances imméritées.

— Tu ne pouvais pas agir autrement, lui dit-elle; car, si l'orgueil ne convient pas à de pauvres gens comme nous, on a cependant sa dignité à garder. Puisque tu dois renoncer à rentrer dans les ateliers de Pierre Vardouin, tu trouveras facilement ailleurs du travail. Si tu gagnes un peu moins,

tant pis. Ne te préoccupe pas de moi. Il me faut si peu de chose!

— Des privations à cause de moi? s'écria François en retrouvant son énergie. Oh! non, non! Je n'y consentirai jamais! Je suis jeune, Dieu merci! J'ai de la force, du courage, et je saurai bien travailler pour deux. Seulement, il ne faut pas songer à rester ici. J'irai chercher fortune ailleurs, je ferai comme tant d'autres qu'on voit courir le monde, offrant leurs services à qui les veut bien payer.

— Tu consentirais à me quitter?

— Vous me suivrez au contraire. Car je ne me résignerai jamais à me séparer de vous.

Les yeux de Magdeleine étaient tournés vers le ciel. Des larmes roulèrent sur ses joues, tandis que ses lèvres s'agitaient faiblement, comme si elle eût adressé à Dieu une plaintive prière.

— Vous pleurez, ma mère? dit François.

— J'espérais, répondit tristement Magdeleine, mourir à Bretteville et reposer près de la tombe de mon mari.

— Je vous promets de revenir tous les ans au pays. Vous pourrez alors accomplir votre pieux pèlerinage de Norrey. Allons, ma mère, repoussez à votre tour ces tristes pensées. Voyez, j'ai presque oublié l'insulte de Pierre Vardouin et je me sens plein d'ardeur, depuis que j'ai pris une forte résolution. Avec l'argent qui nous reste, nous irons à Caen. J'y trouverai de l'ouvrage, ou, s'il le faut, nous ferons notre tour de France.

Et le fils et la mère commencèrent aussitôt leurs préparatifs de voyage.

Après la brusque sortie de François, Marie, qui connaissait le caractère irritable de son père, avait pensé que le moment était venu pour elle de se retirer. Avec cette rare intuition des

choses, que l'amour suggère à défaut d'expérience, elle jugea, dans l'intérêt de son ami, qu'il n'était pas prudent de donner un témoin de plus aux honteux emportements du maître de l'œuvre. Toutefois, avant de sortir, elle tourna ses yeux humides du côté d'Henry Montredon, comme pour implorer son assistance. Le vieillard lui sourit avec bonté et répondit par un coup d'œil expressif qui disait clairement : « Courage! J'espère tout raccommoder. »

Marie avait d'abord songé à s'enfermer dans sa chambre, pour s'abandonner librement à sa douleur. Mais une curiosité bien légitime l'arrêta sur le palier de l'escalier. Appuyant une oreille contre la porte de la salle, où étaient restés les deux maîtres de l'œuvre, elle retint sa respiration pour ne rien perdre de l'explication qui devait décider du sort de François.

On entendait Pierre Vardouin marcher à grands pas dans la pièce.

Montredon, encore assis devant la table, accompagnait des yeux le maître de l'œuvre qui continuait sa promenade agitée.

Il eût voulu trouver des excuses à l'acte de violence que venait de commettre son ancien camarade. Car ce n'est pas sans un profond sentiment de tristesse que l'on découvre, après de longues années de séparation, une décrépitude morale chez l'être qu'on a connu jeune et bon. C'est comme si après avoir quitté un arbuste plein de sève et de promesses, on le revoyait plus tard chargé de fruits empoisonnés.

Montredon était bien obligé de s'avouer que la conduite du maître de l'œuvre ne pouvait s'expliquer que par les dessous, trop visiblement éclairés, d'un caractère odieux. Il déplorait la jalousie de son ancien camarade. Il voyait son emportement avec dégoût ; mais il songeait en même temps aux moyens de

faire tourner au profit de ses jeunes protégés le défaut même de son ancien ami.

Après avoir combiné son plan, il se leva comme pour prendre congé de son hôte.

— Tu te retires déjà? lui demanda Pierre Vardouin.

— Oui, répondit Montredon. J'avais cependant à te communiquer des choses du plus haut intérêt. Mais nous remettrons les confidences à demain: car je ne te trouve guère en état de m'écouter.

— Pardon, reprit le maître de l'œuvre intrigué. J'ai été un peu trop vif avec François. Mais je suis calme maintenant. Tu peux parler: je suis tout oreilles.

— Comme je te l'ai déjà dit, commença Henry Montredon, je suis depuis longtemps employé aux travaux de l'abbaye de Saint-Ouen, de Rouen. Dernièrement, le révérend père abbé m'a fait appeler pour me confier une mission secrète... Je reçois l'ordre de partir sans retard. J'arrive à Caen, où je passe deux jours, et me voilà à Bretteville.

— On avait peut-être entendu parler de l'église que je construis? dit Pierre Vardouin.

— Sans doute.

— Et alors?...

— Alors... il a été décidé que l'on en construirait une autre à Norrey. L'abbé n'a pas voulu que cette succursale de Saint-Ouen fût moins bien traitée que le village de Bretteville.

Malicieusement Henry Montredon s'interrompit. Un singulier mélange de surprise, d'inquiétude et d'espoir, troublait la physionomie habituellement fermée de son ancien camarade.

— Et c'est toi sans doute, demanda Pierre Vardouin qui souffrait de ce silence prolongé, c'est toi qu'on a chargé de la construction de la nouvelle église?

— Pas du tout. Je viens au contraire dans le pays pour y choisir l'entrepreneur qui dirigera les travaux.

Pierre Vardouin eut un rayonnement de joie dans les yeux.

— Naturellement, continua Montredon, j'avais tout d'abord pensé à toi... Mais, après réflexion...

Le reste de la phrase se perdit dans une exclamation violente de Pierre Vardouin.

— Voilà bien les bons petits camarades ! fit-il en recommençant sa promenade agitée.

C'était le moyen qu'il employait d'ordinaire pour dissiper ses emportements. Henry Montredon l'arrêta au passage en lui appliquant familièrement la main sur l'épaule.

— Pierre Vardouin, lui dit-il, consentirais-tu, pour tout l'or du monde, à faire quelque chose de nuisible à ta réputation ?

— Non, par saint Pierre, mon patron !

— Écoute-moi alors... Le maître de l'œuvre de Saint-Ouen m'a fait savoir qu'il connaît le but secret de ma mission et qu'il n'hésitera pas à me perdre, si je confie la construction de l'église de Norrey à un maître qui a fait ses preuves... Il est jaloux ! Comprends-tu maintenant pourquoi je ne t'ai pas proposé cette affaire ?

— Merci ! s'écria Pierre Vardouin en serrant la main de son ancien camarade ; merci ! cela me fait du bien d'apprendre que mon clocher de Bretteville n'aura pas à craindre la comparaison.

— Ayant donc besoin d'un homme inexpérimenté, continua Henry Montredon..., j'ai pensé à François.

— Un enfant ! s'écria Pierre Vardouin.

— C'est justement ce qui m'en plaît.

— Il ne fera que des maladresses.

— Tant mieux.

— Il n'écoutera aucun conseil.

— Parfait !

— Il est même capable de montrer du talent pour nous contredire.

— Pour cela, je l'en empêcherai bien.

— Comment ? demanda Pierre Vardouin.

Il y avait, dans la manière dont ce mot fut accentué, une telle inquiétude, un aveu si naïf du mérite de François, que Henry Montredon ne put s'empêcher de sourire.

— Tu n'ignores pas, dit-il, que François ferait tout au monde pour obtenir la main de ta fille ?

— Il ne l'aura jamais !

— On peut, dans tous les cas, la lui promettre.

— Quitte à ne pas tenir alors ?

— Pardon. Mais on lui fixera pour terme de son attente le jour où la croix...

— Couronnera la pyramide du clocher de Norrey ?

— C'est cela même !... Comprends alors son ardeur à conduire les travaux, à presser les ouvriers. Laisse agir sa passion, et sois assuré qu'il ne prendra pas le temps de construire un chef-d'œuvre.

En achevant ces mots, Henry Montredon sortit, laissant le maître de l'œuvre tout étourdi de cette étonnante confidence.

Derrière la porte, il trouva Marie.

— Eh bien ! lui demanda-t-il en souriant, je suppose que vous avez tout entendu... Êtes-vous contente ?

— Pas plus que ne le serait François, s'il eût été à ma place.

— Est-ce ainsi que vous reconnaissez mon dévouement ?

— Quand on aime vraiment quelqu'un, répondit Marie

d'une voix ferme, on le défend; mais on ne le dégrade pas en le mettant dans une situation d'où il ne peut sortir qu'avec honte et déshonneur.

— Il fallait bien mentir un peu...

— On n'a pas besoin de mentir lorsqu'on se fait l'avocat d'une bonne cause, dit noblement Marie. Et moi qui aime François de toutes les forces de mon cœur, non seulement je lui refuserais ma main, mais encore je ne lui accorderais pas un regard de pitié, s'il devait oublier, en faisant un marché indigne, ce qu'il doit à Dieu et à son art.

Et Marie s'enfuit, toute rouge d'indignation, à la pensée du rôle humiliant qu'on voulait faire jouer à François.

Le lendemain, le soleil se leva radieux à l'horizon...

Lorsque François se réveilla, ses yeux furent éblouis par un rayon qui, après avoir traversé la fente d'un des contrevents, venait se briser au-dessus de son lit contre la muraille. Il sauta à terre, presque honteux de sa paresse, s'habilla vivement et courut ouvrir la fenêtre. Une brise tiède et chargée d'aromes pénétra dans l'appartement. Le jeune homme aspira avec force cet air vivifiant.

— La belle matinée ! s'écria-t-il en promenant lentement son regard sur l'azur du ciel.

— Hélas ! la journée ne lui ressemblera pas ! soupira tristement sa mère.

François lui-même, au moment décisif, paraissait moins résolu. Ses rêves d'avenir, ses projets de voyage, le mystère d'une vie inconnue, tout cela n'avait plus pour lui le même attrait qu'au moment de la colère. Il sentait tout ce qu'il allait perdre. Il ne voyait pas ce qu'il allait gagner. Il repassa rapidement dans sa mémoire les événements de la soirée. La conduite de Pierre Vardouin ne lui semblait plus aussi odieuse que

la veille. Il se reconnaissait même des torts. Mais, pour rien au monde, il n'eût consenti à faire les premières avances. La perspective d'une telle humiliation lui rendit tout son courage. Il s'approcha du havresac qui contenait ses vêtements et ceux de sa mère. Il le jeta sur son dos, empoigna le bâton dont son père se servait quand il se mettait en route et, prenant sa plus grosse voix, afin de dissimuler son émotion :

— Ma mère, dit-il, voici l'heure où les travailleurs se rendent aux champs. Il est temps de partir.

La veuve se cacha la tête dans les mains.

— Partons, ma mère ! reprit François d'un ton moins assuré.

La pauvre femme ne répondit pas ; elle éclata en sanglots. Son fils lui tendit la main droite, tandis que de l'autre il retenait ses larmes.

— Mère, dit-il tout bas, venez-vous ?

— Eh bien ! vous partez sans moi ? dit une voix plaintive.

François et sa mère se retournèrent et, surpris, reconnurent Marie.

La jeune fille était encadrée dans la baie de la porte, au milieu de la vigne vierge, dont les feuilles laissaient percer de çà de là quelque joyeuse petite fleur de clématite. Elle était rayonnante de beauté. Placée ainsi, elle ressemblait à ces portraits de femmes, que les peintres d'une certaine époque se plaisaient à entourer de guirlandes de fleurs.

Marie se jeta dans les bras de la veuve Regnault.

— Méchants ! disait-elle en pleurant, méchants, qui vouliez abandonner votre petite Marie !

François, qui était resté près de la fenêtre, eut un geste de terreur comme s'il eût aperçu sur la route quelque chose d'effrayant.

— Qu'y a-t-il ? demandèrent les deux femmes.

— Pierre Vardouin ! s'écria François hors de lui. Il s'avance de notre côté.

— Quel malheur si mon père me surprenait ici ! dit Marie.

— Venez ! lui dit la veuve Regnault.

Elle l'entraîna dans la chambre voisine.

Lorsqu'il vit le maître de l'œuvre entrer d'un pas résolu dans la maison, François, après un premier moment de trouble, sut prendre une attitude pleine de noblesse et de fierté. Se découvrant, par respect pour les cheveux blancs du maître, il garda le silence et attendit une explication. Pierre Vardouin comprit qu'il n'obtiendrait rien du jeune homme, s'il ne lui adressait les excuses auxquelles il savait, d'ailleurs, qu'il avait droit. Il s'avança donc à sa rencontre en lui tendant la main.

— François, dit-il, l'offense était grave, — je le sais, — mais irréfléchie. Voici la main qui vous a frappé. Voulez-vous la serrer, comme celle d'un ami qui reconnaît ses torts ?

Le jeune homme répondit par une étreinte cordiale, mais tout en conservant une certaine retenue et sans manifester d'étonnement. Cette froideur déplut au maître de l'œuvre.

— Garderais-tu un vieux levain de rancune contre moi ? demanda-t-il.

— Dieu m'en préserve ! dit François. Seulement, avant de parler, j'attends que vous vous expliquiez vous-même.

— Tu as vraiment une prudence remarquable pour ton âge, François. Parlons donc franchement. Veux-tu rentrer dans mon chantier ?

— Non ! répondit François avec fermeté. Vous me rendez votre amitié, et je vous en suis reconnaissant. Mais, quant à travailler sous vos ordres, jamais ! Voyez plutôt, ajouta-t-il en

montrant son havresac et son bâton de voyage, je me disposais à partir.

Un éclair de joie illumina le visage sévère de Pierre Vardouin.

— Au fait! se dit-il, si je laissais s'envoler l'oiseau, je n'aurais pas la peine de fermer la cage. Il emporterait avec lui tous les soucis dont il était l'occasion.

Mais une réflexion le ramena à sa première idée. Si François quittait le pays, Henry Montredon choisirait peut-être quelque habile entrepreneur, dont l'amour-propre tiendrait à surpasser la renommée de Pierre Vardouin. Au contraire, s'il obtenait pour François la direction des travaux de Norrey, il exercerait sur lui une influence toute-puissante. Il paralyserait son talent!

— Tu tiens à ton indépendance? reprit-il en s'adressant au jeune homme.

— Je suis lassé d'obéir.

— Et si tu commandais à ton tour?

— Oh! cela n'arrivera jamais!

— Plus tôt que tu n'oserais l'espérer.

— Vous vous jouez de moi... Cela n'est pas sérieux?

— Tellement sérieux que je viens t'offrir le bâton de maître de l'œuvre?

— Quoi! s'écria François, le front rayonnant d'espérance, je conduirais des ouvriers, je construirais des églises! Tous mes rêves, toutes les belles choses que j'ai conçues, je pourrais leur donner une forme, les soumettre au jugement des autres? Mais non! cela n'est pas vraisemblable, cela est impossible, je ne suis qu'un insensé; et vous-même, vous ne pouvez vous empêcher de rire de ma folie!

— Tu as si bien ta raison, et tout ce que je te dis est si bien l'expression de la vérité que voilà Henry Montredon...

— Tout prêt à vous saluer du titre de maître de l'œuvre, dit le nouveau venu en entrant.

— Ah ! s'écria François.

Il ne put trouver une parole; mais il tendit la main à son protecteur et le remercia par un regard éloquent.

— J'espère que tu nous construiras une belle église ! dit Montredon en lui frappant amicalement sur l'épaule.

Il lui expliqua en peu de mots ce dont il s'agissait.

— Oh ! répondit François, je vous ferai quelque chose de beau !

— Songe, interrompit Pierre Vardouin, que tu n'auras qu'un bref délai pour construire ton église.

— Combien de temps ?

— Je ne sais au juste, répondit Pierre Vardouin. Mais... tu aimes Marie ?

— Plus que la gloire !

— Eh bien ! je te l'accorderai en mariage...

Le jeune homme tomba aux genoux du maître de l'œuvre.

— Le jour où l'on posera la dernière pierre de l'église de Norrey.

— Cependant, dit François, je ne puis sans un temps raisonnable...

— Si tu aimes vraiment ma fille, tu hâteras les travaux, tu presseras les ouvriers. Rien n'est impossible à l'amour. D'ailleurs je ne reviens pas sur ma parole. Voilà mes conditions !

— Et voici les miennes ! dit Marie d'une voix assurée en entrant dans la chambre avec la veuve Regnault.

Pierre Vardouin devint horriblement pâle. Il voulut intimider sa fille. Mais elle glissa dans ses doigts, courut vers François, le prit par la main et le conduisit devant une tête de Christ suspendue à la muraille. Les spectateurs de cette scène

étaient sous le coup d'émotions si violentes, que pas un d'entre eux ne trouva la force d'exprimer sa colère, son étonnement ou son admiration.

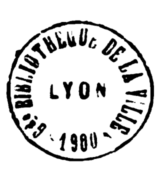
— Voyez-vous cette image du Sauveur? dit Marie en montrant le Christ à François. Quelle expression de souffrance! quelle résignation divine! quelle sublime bonté dans ce regard d'agonisant! Celui qui a pu travailler une matière ingrate, de façon qu'il en ressortît un si poignant emblème de la passion de Jésus, celui-là, — n'est-ce pas, — devait être un bon sculpteur, un des princes de son art? Non, c'était un simple ouvrier. Eh bien! le fils de cet homme vient d'être nommé maître de l'œuvre. Et ce fils..., c'est vous, François; car ce Christ est l'ouvrage de votre père. Ferez-vous injure à sa mémoire? oublierez-vous ses leçons? consentirez-vous à faire une œuvre indigne de lui, indigne de vous? Non, François!... Que votre travail mérite l'admiration des hommes; que votre amour pour moi devienne une source féconde d'inspirations. Ne vous pressez pas, consacrez à votre entreprise tout le temps qu'elle exige. Je saurai vous attendre. Et je vous jure aujourd'hui, en face de cette figure du Christ, de ne jamais donner ma main à un autre que vous!

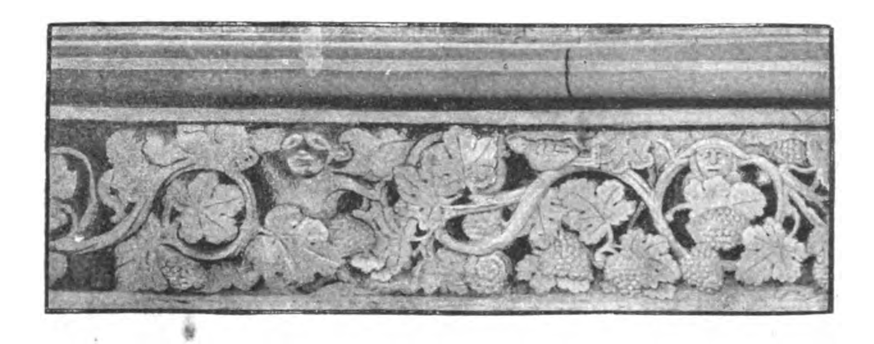
Le rayonnement du bonheur illuminait le front de François. Il tomba aux genoux de Marie. Il essaya de prendre une de ses mains pour la couvrir de baisers. Mais la jeune fille se déroba à ces marques d'amour et, se tournant résolument du côté de Pierre Vardouin :

— Mon père, je suis à vos ordres.

Son assurance, la fierté de son attitude imposèrent au maître de l'œuvre. Celui-ci donna silencieusement le bras à sa fille et sortit, après avoir jeté sur François un regard où se concentrait toute sa haine.


Charaire, Sc.


BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE
LYON
1900

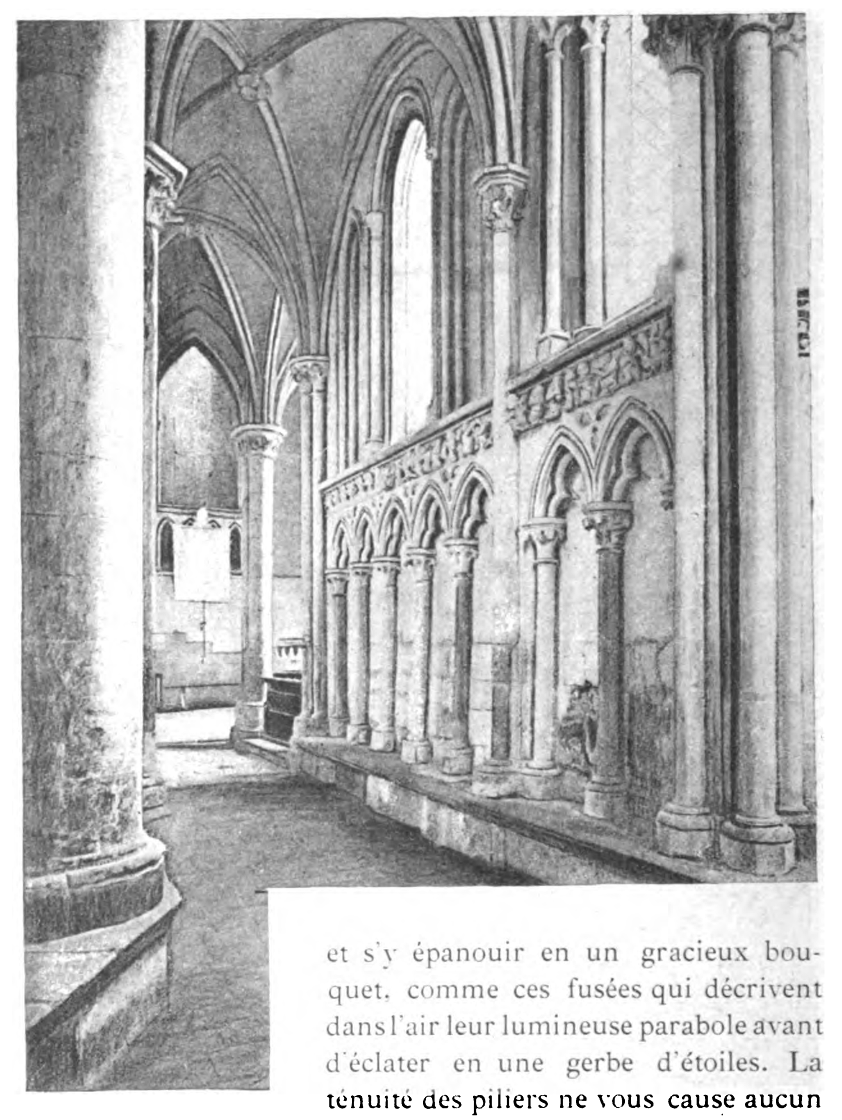


V

DEUX MARTYRS

HUIT ans s'étaient écoulés depuis le serment de Marie. Son fiancé avait noblement répondu à son religieux enthousiasme. La tour de l'église de Norrey s'élevait, gracieuse et svelte, au-dessus des peupliers les plus élancés.

Rien de mieux ordonné que l'ensemble de l'édifice; rien de plus élégant, de plus achevé que ses moindres détails. On n'y voyait pas les lourds et massifs piliers de l'époque romane; on n'y voyait pas les formes contournées, les sculptures démesurément prodiguées qui, plus tard, caractérisèrent l'architecture dite *flamboyante*. C'était un des types les plus heureux de cette belle période du XIIIe siècle, dont la Sainte-Chapelle est l'idéal. Là, tout est si bien prévu que l'œil n'est blessé par aucune imperfection; tout est si bien à sa place qu'on ne saurait ajouter ni retrancher le plus petit ornement sans nuire à l'effet général. Les colonnettes s'élancent légèrement, des deux côtés du chœur, pour se rejoindre à la voûte



et s'y épanouir en un gracieux bouquet, comme ces fusées qui décrivent dans l'air leur lumineuse parabole avant d'éclater en une gerbe d'étoiles. La ténuité des piliers ne vous cause aucun effroi ; car ils sont aussi solides qu'élégants. Ils ne ressem-

blent pas à ces géants difformes qui n'ont, pour les soutenir, que des jambes amaigries, mais à ces hommes bien proportionnés, dont chaque partie du corps s'est logiquement développée.

Une ornementation simple, de grandes lignes, l'union intelligente du beau et de l'utile, voilà ce qui fait le charme et le prix de la petite église de Norrey.

Au moment où nous retrouvons François, le jeune maître était au milieu de son chantier. Les ouvriers travaillaient et jasaient autour de lui, sans que l'idée de les surveiller ou d'écouter leurs propos vînt troubler sa rêverie. Appuyé contre un bloc de pierre, les yeux fixés sur le corps carré de la tour, qui n'attendait plus que sa pyramide pour que l'édifice fût dignement couronné, le jeune homme semblait abîmé dans de profondes réflexions.

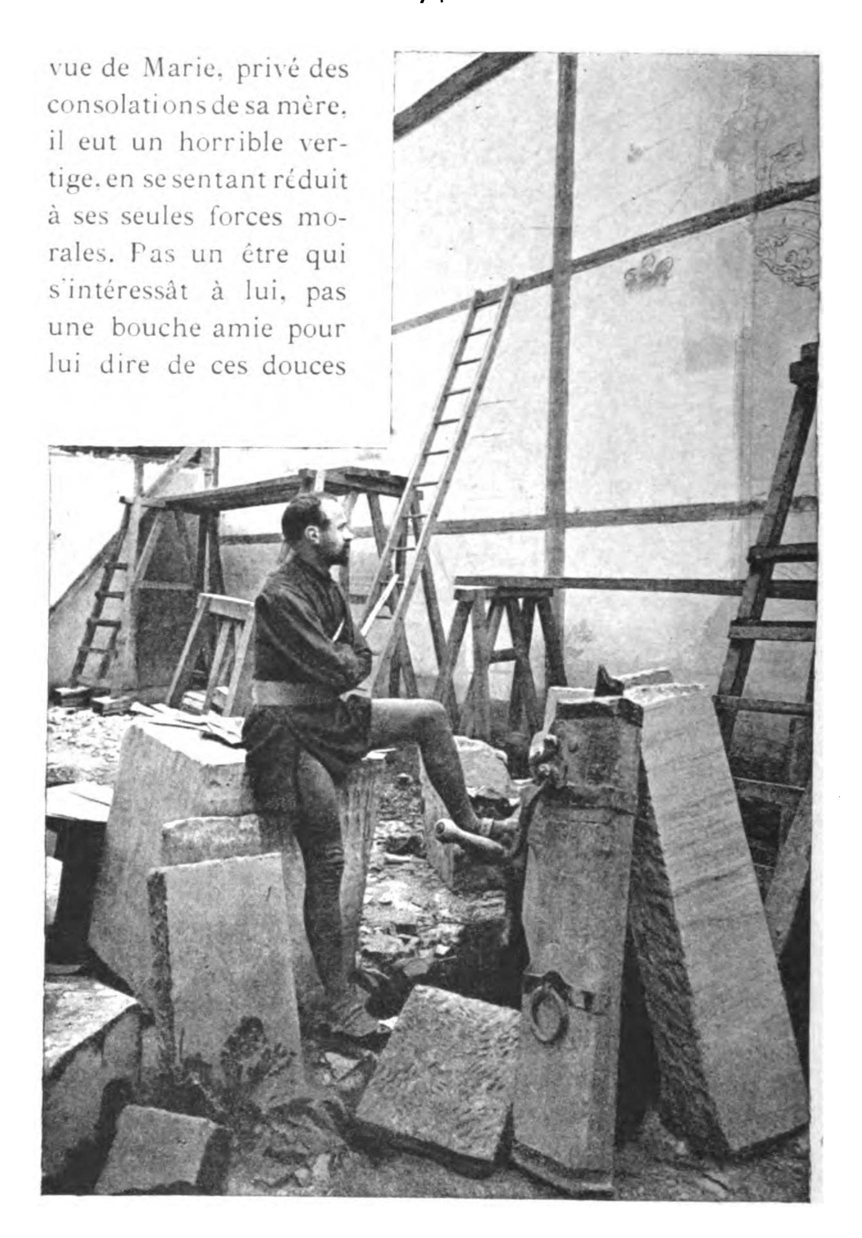
Une expression de mortelle tristesse était répandue sur ses traits. Il demeurait, les bras croisés, immobile, dans un morne accablement. Son travail lui valait l'admiration des hommes. Mais de combien de douleurs n'avait-il pas été la source?

Huit longues années s'étaient passées depuis la promesse de Marie. On lui avait défendu de la voir. La pauvre fille était enfermée, ou surveillée. Pierre Vardouin l'accompagnait, chaque fois qu'elle mettait les pieds hors de la maison.

A plusieurs reprises, François avait envoyé sa mère chez le maître de l'œuvre de Bretteville pour essayer de l'implorer. Mais Pierre Vardouin ne voulut pas l'écouter et lui ferma la porte. Hélas! la pauvre femme n'eut point occasion de tenter une nouvelle épreuve; une courte maladie l'enleva à l'affection de son fils.

Ce fut pour François le plus affreux des malheurs. Privé de la

vue de Marie, privé des consolations de sa mère, il eut un horrible vertige, en se sentant réduit à ses seules forces morales. Pas un être qui s'intéressât à lui, pas une bouche amie pour lui dire de ces douces



paroles qui sont la nourriture du cœur: personne à aimer!

Le jeune homme fut arraché à ses cruelles pensées par une altercation qui venait de s'élever entre ses ouvriers.

— J'imagine, disait un tailleur de pierres, qu'il est fort inutile de s'exténuer à polir des cailloux, pour que le diable s'amuse à les mettre en morceaux.

-- Ma foi! je suis de l'avis de Greffin, dit un autre ouvrier.

— Qui de nous aura le courage de garder l'église cette nuit? demanda un troisième.

— Pas moi, certes!

— Ni moi.

— Il faudrait avoir des griffes au bout des doigts, reprit Greffin, pour affronter les esprits de l'enfer.

— Alors, ta femme pourrait servir de sentinelle, dit un bouffon de la compagnie.

— Mauvais plaisant! répondit Greffin avec un geste qui menaçait.

— Vous rappelez-vous la statue de la Vierge, que j'avais portée hier soir dans la nef? demanda un sculpteur, qui arriva fort à propos pour empêcher une querelle.

— Si je me la rappelle! dit un tailleur de pierres : c'est ce que tu as fait de mieux.

— Eh bien, voilà! dit le sculpteur.

Et il se frappa le cou du tranchant de la main.

— Elle est brisée? demandèrent les ouvriers en chœur.

— On lui a tranché la tête! répondit le sculpteur. Je savais, ajouta-t-il, que Kerlaz avait reçu l'ordre de passer la nuit dans l'église. Je m'apprêtais à y aller pour lui tenir compagnie lorsque le pauvre garçon s'est avancé à ma rencontre avec une mine à faire trembler. Une bosse affreuse lui cachait la moitié d'un œil.

— Il est tombé? demanda-t-on.

— Non! mais il s'est battu.

— Avec qui?

— Avec un esprit qui a le poing solide, allez!... Il paraît qu'il s'éclairait (l'esprit bien entendu) avec une petite lanterne. Il prenait toutes ses aises, afin de mieux briser ma statue. Alors Kerlaz, qui est un rude compère et qui n'a pas peur, s'est approché de lui tout doucement. Mais au moment où il allongeait la main pour l'empoigner, il a reçu un terrible coup en plein visage. Lorsqu'il a rouvert les yeux : bonsoir! l'esprit était parti... Il ne restait plus que la bosse. Comme je ne tiens pas à être défiguré, j'ai pris la ferme résolution de ne pas monter la garde dans l'église.

— Je vous éviterai cette peine, dit François qui s'était approché du groupe des parleurs: car je veillerai moi-même, cette nuit, à la sûreté de l'église. J'entends que désormais il ne soit plus question de toutes ces histoires ridicules. Suivez-moi, ajouta-t-il en s'adressant au sculpteur. J'ai besoin de vous.

François marcha à grands pas vers la maison qu'il occupait à l'extrémité du chantier. Puis il s'approcha d'une table et se mit à écrire, sous la dictée de son cœur. Il ferma sa lettre et la donna à l'ouvrier qui attendait ses ordres sur le seuil de la porte.

— Morbrun, lui dit-il d'une voix émue, vous connaissez la maison de Pierre Vardouin. Courez à Bretteville, et tâchez de remettre ce billet entre les mains de sa fille.

— Mais vous n'ignorez pas que le maître de l'œuvre ne permet à personne d'approcher de sa maison, encore moins de sa fille?

— Je m'en rapporte à votre esprit inventif. Rappelez-vous seulement que ce billet doit passer de vos mains dans celles de Marie. Soyez prudent.

François s'assit sur un banc placé devant la maison et regarda s'éloigner Morbrun, qui s'était élancé sur la route de Bretteville.

Tout en courant. le messager cherchait un moyen ingénieux pour tromper la surveillance de Pierre Vardouin. Dès qu'il fut arrivé devant la maison du maître de l'œuvre, il prit la désinvolture et la voix d'un homme aviné, puis, trébuchant à la façon des ivrognes, il vint rouler avec force contre la porte extérieure. Le bruit de sa chute attira du monde. Une fenêtre s'ouvrit.

— Qui est là? dit une voix de jeune fille.

— Quelqu'un qui désire parler à Pierre Vardouin, répondit le sculpteur avec accompagnement de fioritures d'ivrogne.

— Il est sorti.

— C'est ce que je voulais savoir, dit Morbrun en se redressant d'aplomb sur ses jambes.

Et, tirant la lettre de sa poche :

— Je viens de Norrey, reprit-il, et je vous apporte ce billet, qu'on m'a chargé de vous remettre.

Marie poussa un cri de joie et tendit la main pour saisir le billet; mais la fenêtre était trop élevée au-dessus du sol. Alors elle ôta prestement le ruban flottant de sa longue ceinture. En moins d'une minute la lettre fut attachée et introduite dans la chambre. Marie fit un geste de remercîment à Morbrun et referma la fenêtre.

Son cœur battit violemment, quand elle décacheta la lettre; et ses yeux se remplirent de larmes. au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa lecture. Voici ce que lui disait François :

« Que devenez-vous, Marie? Vous rappelez-vous votre promesse? Pensez-vous toujours à votre ami d'enfance? Oh! vous ne sauriez imaginer combien de fois j'ai maudit le jour où je

me suis engagé, au pied du Christ, à mériter votre estime et celle des hommes! Que me sert la gloire? Cette vaine renommée, je la donnerais pour un instant passé auprès de vous. On répète autour de moi que mon œuvre est belle. Les mères seraient jalouses de voir leurs enfants recueillir les hommages qu'on m'accorde. Mais tous ces éloges, que j'avais tant désirés, j'en suis las aujourd'hui! En m'imposant l'obligation de couronner dignement mon travail, ils me semblent par cela même m'éloigner encore de vous. Moi qui aurais voulu vivre sans cesse auprès de vous! Moi qui n'aurais demandé pour tout bonheur que de vous voir, de vous entendre!

« Il ne m'est donc plus permis d'écouter votre voix, de serrer votre main, de vous dire que je vous aime. Et pourtant j'ai soif d'affection : mon âme est pleine de douleurs, et je n'ai personne avec qui pleurer!... Ma mère, ma pauvre mère! elle n'est plus là pour me donner des consolations. Je n'ai même plus la force de la résignation. Je me sens tout prêt à blasphémer. Je ne sais quelle voix me crie que vous m'aimez toujours : et cependant le doute, l'inquiétude, me torturent à chaque heure du jour et de la nuit. J'ai du courage et j'ai peur. Je suis fort et je tremble! Ce n'est déjà plus un pressentiment. On m'a dit que votre père veut vous marier. Ce bruit-là est absurde, n'est-ce pas? Ce serait un crime de vous supposer capable d'un parjure. Mais si votre père vous enferme comme dans une prison, il peut aussi exercer des violences sur votre volonté. Cette pensée me brise le cœur, et je ne me sens plus maître de moi. Marie, ayez pitié!... Il faut que je vous parle, que j'entende votre voix, que je touche vos mains, dussiez-vous vous attirer la colère de votre père. Ce soir, je vous attendrai auprès de l'église de Norrey. Venez, lorsque le soleil aura disparu à l'horizon, venez rendre le calme au cœur de votre ami...

« Oh ! ne craignez rien ; si sa raison l'abandonne parfois, c'est quand il désespère de vous voir. Votre présence le guérira. Ne craignez rien ! Nous ne serons pas seuls. Ma mère elle-même nous entendra, nous surveillera, comme autrefois. Sa tombe sera près de nous, à côté de celle de mon père. Adieu, Marie ! Pardonnez-moi ; mais ne me refusez pas ! »

La jeune fille n'eut pas le loisir de s'abandonner à l'émotion que lui causaient les plaintes de François. On venait de refermer brusquement la porte de la rue, et les pas de son père résonnèrent pesamment sur les degrés de l'escalier. Elle n'eut que le temps de cacher la lettre et de passer son mouchoir sur ses yeux. Pierre Vardouin était déjà dans la chambre.

— Ces pleurs-là n'auront donc pas de fin ? dit le maître de l'œuvre d'une voix dure.

— Je pensais aux jours de mon enfance, répondit Marie en essayant de sourire.

— Tu auras bien assez de sujets de chagrin dans l'avenir sans en demander au passé, reprit Pierre Vardouin. Quand tu auras vieilli comme moi, tu connaîtras le prix des larmes.

— Je ne suis pas encore endurcie, dit Marie.

— Voilà précisément le mal, continua Pierre Vardouin en déposant son manteau. Dans la vie, les parents se contentent des fruits amers et abandonnent les bons aux enfants. Mauvaise éducation ! Ils n'ont plus de courage dans les jours sombres.

— Il y a des exceptions, soupira Marie.

— De quoi te plains-tu ? Je ne te donne pas assez de liberté peut-être ?

— Vous m'enfermez à clef.

— Par saint Pierre, mon patron ! je te sais gré de ta franchise. J'oubliais que les filles se fatiguent de l'autorité paternelle

quand elles ont dépassé vingt ans. Eh bien, il y a un moyen bien simple d'échapper à la persécution, puisque tu te dis malheureuse avec moi, c'est de te marier... Je ne cesserai de te le répéter. Tu ne sortiras d'ici que pour épouser Louis Rogier, le fils de l'échevin de Bretteville.

Les joues de Marie se couvrirent d'une pâleur mortelle.

— Ah! s'écria-t-elle en laissant tomber sa tête dans ses mains, vous êtes cruel, mon père.

— Quoi! tu penses encore à l'autre ?

— Il a ma parole, répondit simplement Marie.

— Il n'y tient guère, crois-moi. S'il t'aimait sincèrement, est-ce qu'il aurait mis huit ans et plus à construire l'église de Norrey ?

— Il n'a fait que son devoir.

— Oui; mais il est plus épris de son œuvre que de toi, ma pauvre enfant. On le salue du nom de maître... Il rêve déjà une alliance plus élevée. Il te dédaigne.

— Je ne le crois pas.

— Il ne pense plus à toi; j'en ai des preuves.

Indignée de la conduite de son père, Marie fut tentée de le confondre en mettant sous ses yeux la lettre de François. Mais elle s'arrêta à temps, dans la crainte de compromettre son bonheur et celui de son amant.

— Quel est donc le mérite de François? poursuivit Pierre Vardouin. On lui prodigue les éloges; mais cela durera-t-il? Quelle est sa fortune? A-t-il de la naissance?

— Mais je l'aime! s'écria Marie d'un ton déchirant.

Pierre Vardouin comprit en cet instant que tout l'avenir de sa fille était attaché à la satisfaction de son amour pour François. Son premier, son bon mouvement, celui que lui dictait son instinct de père, allait peut-être lui arracher un

consentement. Marie attendait son arrêt en frémissant, lorsqu'un bruit de voix, parti de la rue, parvint jusqu'aux oreilles de Pierre Vardouin et paralysa son élan généreux.

— Il est impossible, disait-on, de voir quelque chose de plus beau que l'église de Norrey. La construction de Pierre Vardouin est une bicoque, en comparaison de celle de François!

Quand il se fait une perturbation dans les lois de la nature, le physicien n'a plus qu'à déposer ses instruments d'expérimentation en attendant la fin du désordre. Ne doit-il pas en être de même du moraliste? Sa méthode, si incertaine d'ailleurs, oserait-elle balbutier une explication des orages qui troublent le cœur et aveuglent l'esprit, au point d'anéantir les affections les plus saintes? Qu'il se taise alors; ou, s'il veut faire de la statistique, qu'il constate une monstruosité de plus.

La jalousie de Pierre Vardouin s'était réveillée plus active, plus effroyable que jamais. Il ne se contentait plus de haïr François. Il embrassait dans son inimitié tout ce qui pouvait porter quelque intérêt à son ancien apprenti. Après avoir lancé un regard terrible à sa fille, il sortit en blasphémant.

Marie profita de son absence pour s'abandonner librement à sa douleur. Il était trop évident qu'elle n'avait plus à espérer que dans la miséricorde de Dieu. Elle attendit avec résignation le retour de son père. Leur souper fut, comme on l'imagine, d'une tristesse poignante. Pas un mot ne fut échangé entre le père et la fille. Marie retenait avec peine ses sanglots.

Cependant la nuit commençait à remplir tout de son ombre, et l'heure du rendez-vous approchait. La jeune fille aurait cru commettre un crime si elle n'eût pas tenté l'impossible pour aller donner des consolations à François. Son père sortait habituellement le soir. Elle surveillait donc avec une

impatience fébrile les moindres mouvements du maître de l'œuvre.

Enfin, il se leva de table plus tôt que de coutume, prit son manteau et descendit l'escalier avec précipitation.

Au bruit épouvantable que fit la porte en se refermant, Marie put juger du degré d'irritation de son père. Elle s'approcha de la fenêtre et le suivit des yeux, aussi longtemps que l'obscurité le lui permit. Puis elle se demanda par quels moyens elle parviendrait à s'échapper de la maison. Ses mouvements indécis témoignaient du peu de succès de ses combinaisons. Soudain le feu de la résolution brilla dans son regard ; elle prit la lampe et descendit examiner la porte qui donnait sur la rue. Ses yeux se levèrent vers le ciel avec une admirable expression de reconnaissance.

— Mes pressentiments ne m'ont pas trompée ! s'écria-t-elle. Dans sa colère, il a oublié ses précautions habituelles... Je suis libre !

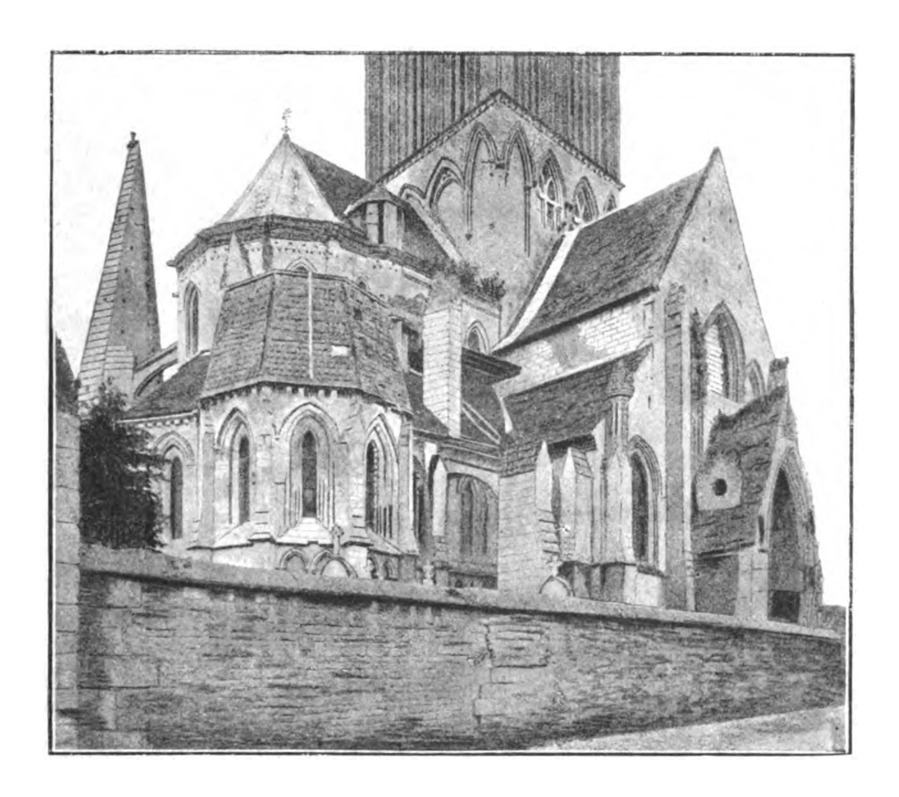
En même temps elle attirait la porte, qui gémit péniblement sur ses gonds.

— Il me tuera peut-être à mon retour, pensa-t-elle, mais François va savoir que je l'aime encore !

Et la courageuse fille se mit à courir dans la direction du village de Norrey. Elle n'eut pas fait trois cents pas qu'elle entendit marcher à sa rencontre. Saisie de frayeur, elle se jeta précipitamment de côté.

Le vent chassait au ciel de grands nuages, aux contours bizarres. De temps à autre cependant, la lune apparaissait au milieu de vapeurs irisées, brillante comme un miroir d'argent. Au moment où Marie se croyait le mieux à couvert, un des gros nuages se déchira, et des flots de lumière se répandirent sur la route et sur la campagne.

Deux cris de joie signalèrent cette victoire de l'astre sur les ténèbres. Dans l'homme qui lui avait causé tant d'effroi, Marie venait de reconnaître François.



Les deux jeunes gens échangèrent un rapide regard et se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Je savais bien que vous ne me refuseriez pas! s'écria François, quand il se fut rendu maître de son émotion.

— Douterez-vous de mon amour maintenant? lui demanda Marie.

— Vous êtes bonne! répondit François en déposant un baiser sur le front de la jeune fille.

— Voyons! donnez-moi votre bras, dit Marie. Et promenons-nous gravement, comme de grands-parents.

— Où faut-il vous mener?

— A Norrey. Je ne connais pas encore votre chef-d'œuvre.

— Vous exagérez...

— Non pas! reprit Marie. Je compte sur un chef-d'œuvre, sans quoi je ne vous pardonnerais pas de m'avoir fait attendre huit ans le plaisir de vous admirer.

— En effet, voilà huit ans que je souffre!...

— Est-ce un reproche? dit Marie.

— Pour cela, non, répondit François. Vous n'avez fait que votre devoir en m'obligeant à illustrer mon nom. Mais votre père devait-il se montrer si impitoyable?

— Oh! ne me parlez pas de mon père! interrompit Marie. Soyons tout entiers au bonheur de nous voir!

Ils étaient arrivés au détour du sentier, et l'église se dressait devant eux dans toute sa magnificence.

— Dieu, que c'est beau! s'écria Marie. Oh! que je suis contente, que je suis fière de vous, François!

En même temps elle enlaça ses bras autour de son cou et lui prodigua mille caresses, en lui disant les plus douces choses. Ces quelques minutes de bonheur firent oublier à François ses huit années de souffrance. Ses yeux, admirables en ce moment d'enthousiasme, allaient avec amour de Marie à l'édifice en construction, et ses lèvres cherchaient en vain des mots qui répondissent aux sentiments qui remplissaient son âme.

Mais il n'est pas de langue capable de traduire ces sublimes béatitudes, si fugitives d'ailleurs qu'elles sont bientôt suivies



d'une profonde tristesse. Le front de François s'inclina, chargé de langueur.

Et n'est-ce pas le propre des natures élevées d'associer au bonheur présent un pénible souvenir, de ne jamais goûter une joie, un plaisir, sans y trouver d'amers regrets?

— Que je suis heureux! s'écria-t-il d'une voix émue... Si ma mère pouvait partager ma joie!

Marie suivit la direction des yeux de son amant. Elle aperçut alors deux petites croix de bois qui se penchaient l'une vers l'autre, comme pour se rejoindre, au-dessus de deux tertres couverts de gazon.

— Prions! dit Marie en tombant à genoux; Dieu pourrait nous punir d'avoir oublié les morts.

— Marie, murmura tout à coup François, n'avez-vous pas entendu du bruit?

— Je ne sais. Mais je ne puis m'empêcher de trembler. Il me semble que la nuit est glaciale. L'obscurité augmente de plus en plus... J'ai peur, François!

— Tranquillisez-vous; je suis là pour vous protéger, répondit le jeune homme en couvrant Marie d'un épais manteau qu'il avait tenu jusque-là sur son bras.

— Il se fait tard, reprit Marie. Soyons raisonnables, et séparons-nous. Mon père peut rentrer d'un instant à l'autre. Vous figurez-vous bien sa colère, s'il ne me trouve pas à la maison?

— On jurerait qu'il y a de la lumière dans la tour? interrompit François.

— C'est peut-être un reflet de la lune, dit Marie.

— Mes yeux me trompent rarement, reprit le jeune homme.

Il se dirigea vers l'église.

— Restez! dit Marie avec un tremblement dans la voix.

— Les ouvriers, continua François, prétendent que ce sont des esprits! je croirais plus volontiers à la malveillance. Esprits ou malfaiteurs, je vais bientôt avoir sondé ce mystère.

— Ne vous exposez pas! s'écria Marie en cherchant à retenir son ami.

— Ne craignez rien, répondit-il. Je serai bientôt de retour.

A ces mots, il entra résolument dans l'église et prit un ciseau, laissé là sur le sol par les compagnons, pour s'en faire une arme au besoin.

Marie l'avait suivi dans la nef, en proie à une vive terreur. Elle s'agenouilla sur une dalle et commença une fervente prière. Le jeune homme montait rapidement les marches du petit escalier de la tour. Tout à coup il heurta une masse informe qui lui barrait le passage. Il se baissa et sentit le corps d'un homme sous ses doigts. François ne savait pas ce que c'est que la peur. Il empoigna fortement le bras de l'inconnu et l'entraîna avec vigueur.

— Je te tiens enfin! s'écria-t-il en prenant pied sur la plate-forme. Si tu n'es pas un esprit de l'enfer, je vais apprendre au moins comment tu te nommes.

Lorsqu'il arriva au sommet de la tour, éclairée par de vagues reflets descendus du ciel, le jeune homme lâcha son prisonnier, en poussant un cri d'effroi.

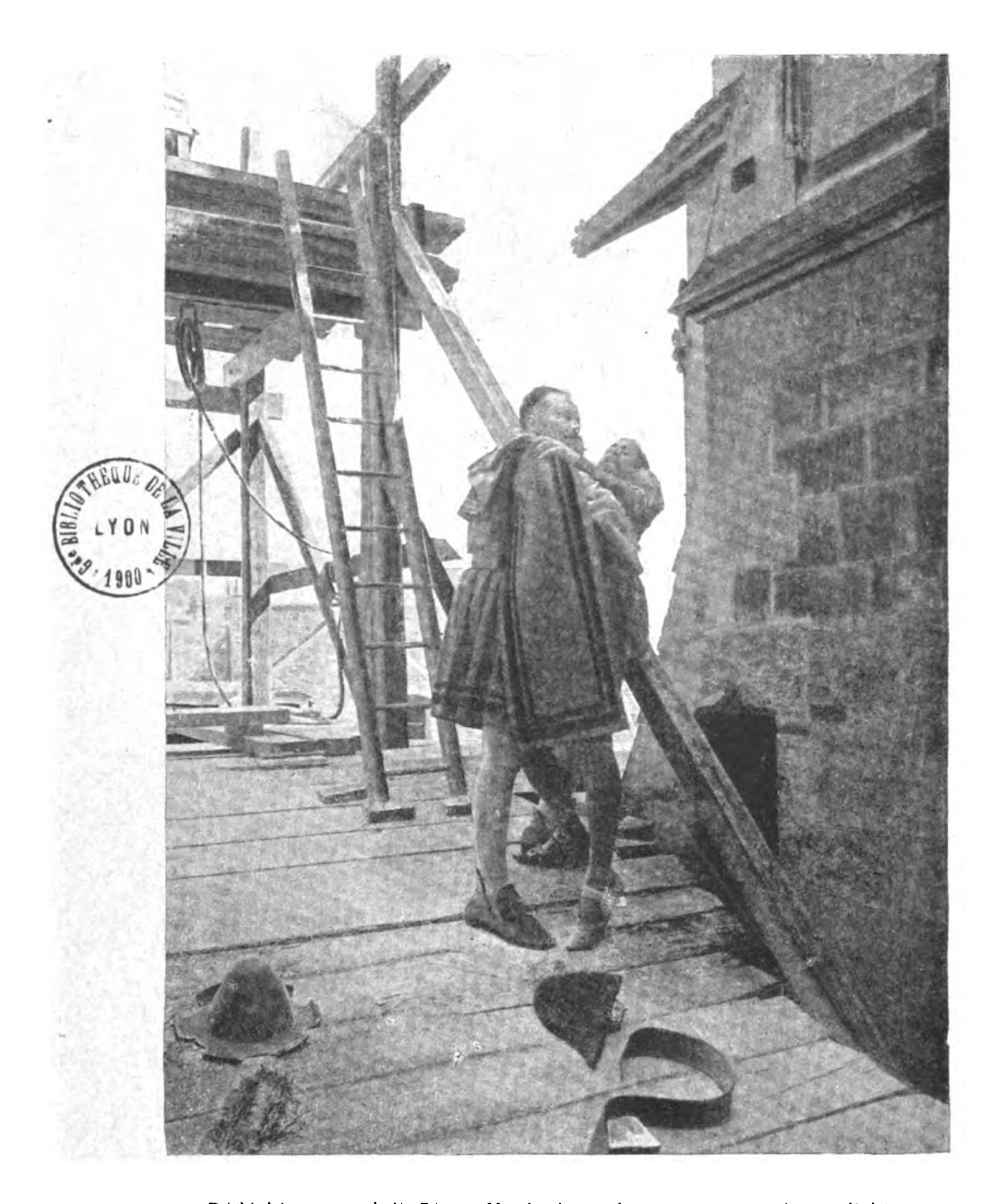
Il venait de reconnaître Pierre Vardouin.

Il y eut quelques minutes d'un silence mortel.

— Que faisiez-vous là, à cette heure? demanda enfin François, dont la poitrine se soulevait par bonds violents.

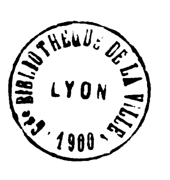
— N'est-il pas permis au maître de visiter le travail de son élève?

— Mais je vous ai surpris mutilant des statues! reprit



— Réfléchis encore ! dit Pierre Vardouin en le tenant suspendu sur l'abime.

12



François avec indignation... Ce n'était donc pas assez de me refuser la main de Marie!

— Proclame partout que ton église a été construite sur mes plans, dit Pierre Vardouin d'une voix sourde et, demain, tu conduiras Marie à l'autel.

— Que je fasse cette infamie! s'écria le jeune homme, chez qui l'orgueil de l'artiste se réveilla plus fort que l'amour. J'aimerais mieux mourir!

— Eh bien, soit! dit Pierre Vardouin avec un sourire affreux.

Et, plus prompt que l'éclair, il se précipita sur le jeune homme, qu'il étreignit dans ses bras nerveux. François, saisi à l'improviste, n'eut pas le temps d'opposer de résistance. Il fut soulevé et porté sur le bord de la plate-forme.

— Réfléchis encore! dit Pierre Vardouin en le tenant suspendu sur l'abîme.

François ne répondit pas. Il avait réussi à dégager celle de ses mains qui tenait le ciseau. Mais l'arme ne fit qu'effleurer le front de Pierre Vardouin, qui lâcha prise. Et François roula dans le vide. Son corps rencontra un échafaudage, s'y arrêta un instant, puis rebondit et vint s'affaisser au pied de l'édifice avec un bruit sourd.

Cependant la lune éclairait de ses tristes reflets l'intérieur de l'église.

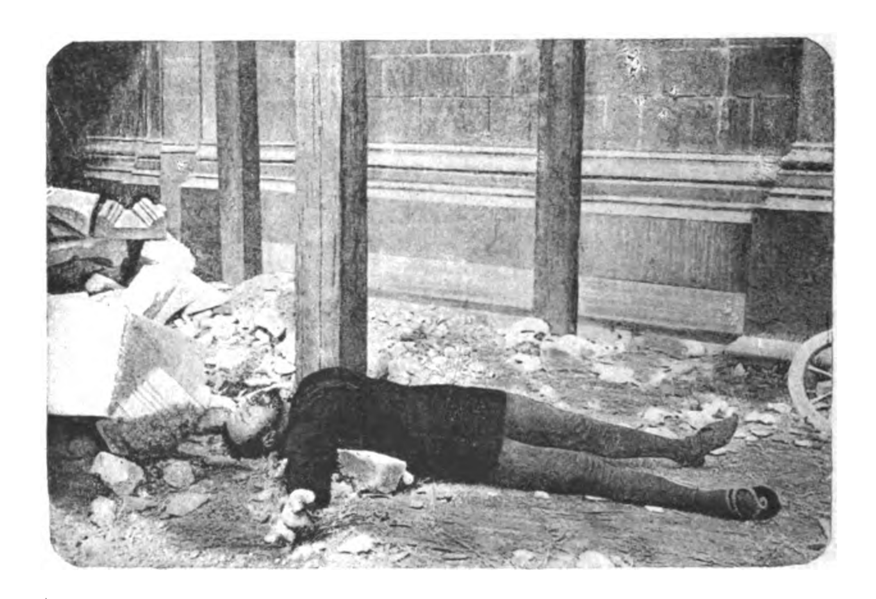
Marie continuait de prier pour son amant. L'absence prolongée de François la frappa de terreur. Elle se leva et s'approcha, en chancelant, de la porte qui donnait accès dans la tour.

Au moment où elle mettait le pied sur la première marche, la figure sombre de Pierre Vardouin s'offrit à sa vue. Elle faillit tomber à la renverse: mais elle retrouva subitement toute

son énergie à la pensée du danger que François avait couru. Et saisissant une des mains du maître de l'œuvre :

— Vous tremblez, dit-elle. Qu'avez-vous fait de François ?

— Le malheureux s'est tué ! balbutia Pierre Vardouin en baissant les yeux sous le regard pénétrant de sa fille.



Marie sortit précipitamment de l'église.

Dans le cimetière, au pied de la tour, elle trouva, étendu à la renverse sur une tombe, le corps de François, qui avait la raideur de ces statues de marbre que l'on couchait autrefois sur les pierres tumulaires.

Marie se jeta à genoux et posa la main sur le cœur du jeune homme.

— Il respire ! dit-elle en levant les yeux au ciel avec une divine expression de reconnaissance.

— Qui est là? soupira faiblement le jeune homme.

— C'est moi : votre Marie.

— Je vous attendais, Marie. Je savais bien que vous viendriez me fermer les yeux.

— Ne parlez pas ainsi! répondit Marie tout en larmes... Tenez. maintenant que votre tête repose sur mes genoux, les couleurs semblent vous revenir... Oh! personne ne m'enlèvera mon trésor!

— Je le sens, Marie, mon heure est venue... Je souffre tant!... Ma pauvre église. je ne l'achèverai donc pas?... Que personne ne la termine... qu'elle reste inachevée, comme ma vie!

— Si vous m'aimez, François, vous reprendrez courage... Mon père reviendra avec du secours...

— Votre père! s'écria François avec horreur.

— Quoi? dit Marie, plus pâle que son amant.

— Rien! murmura François.

Pas un mot d'accusation ne sortit de sa bouche. Ce sublime effort l'avait épuisé. sa tête retomba lourdement sur les genoux de la jeune fille. Folle de douleur et d'amour, Marie serra François contre sa poitrine et lui donna un baiser. Le jeune homme se ranima sous cette étreinte passionnée, et ses yeux reprirent leur éclat.

— Marie, dit-il, au nom du ciel! laissez-moi.

— Je vous abandonnerais?...

— Vous n'avez jamais vu mourir... Et ce serait trop cruel pour vous!

— Mais... vos yeux s'animent et votre voix est sonore?

— Mon père était ainsi quand il tomba de son échafaudage. Il parla avec force..., puis.... tout d'un coup...

— Oh! vous me désespérez, François! s'écria Marie en éclatant en sanglots.

— Voyez-vous comme le ciel s'illumine ? reprit François. Toutes ces étoiles, ce sont les cierges de mes funérailles, les funérailles du pauvre... Et pourtant je voudrais si bien vivre, vivre pour vous, pour mon église, pour ces beaux astres! Nous aurions eu tant de bonheur!... Marie, vous vous rappelez ce petit buisson d'églantier où vous aviez cueilli une rose?... Vous le planterez sur ma tombe. et tous les ans... Oh! mes yeux se troublent... Mon Dieu. mon Dieu!. . Votre main, Marie... Encore un baiser!

Marie approcha ses lèvres de celles du jeune homme.

Quand elle releva la tête, l'ange de la mort avait passé entre les deux amants, et l'âme de François était allée rejoindre celle de sa mère.

Absorbée dans sa douleur, la jeune fille n'entendit pas son père qui revenait de laver sa blessure à une source voisine.

Pierre Vardouin l'ayant appelée, elle leva vers le maître de l'œuvre ses yeux égarés. Un frisson glacial parcourut alors tous ses membres. Elle venait d'apercevoir le front meurtri de son père et, de là, son regard s'était abaissé fatalement sur le ciseau que François tenait encore à la main.

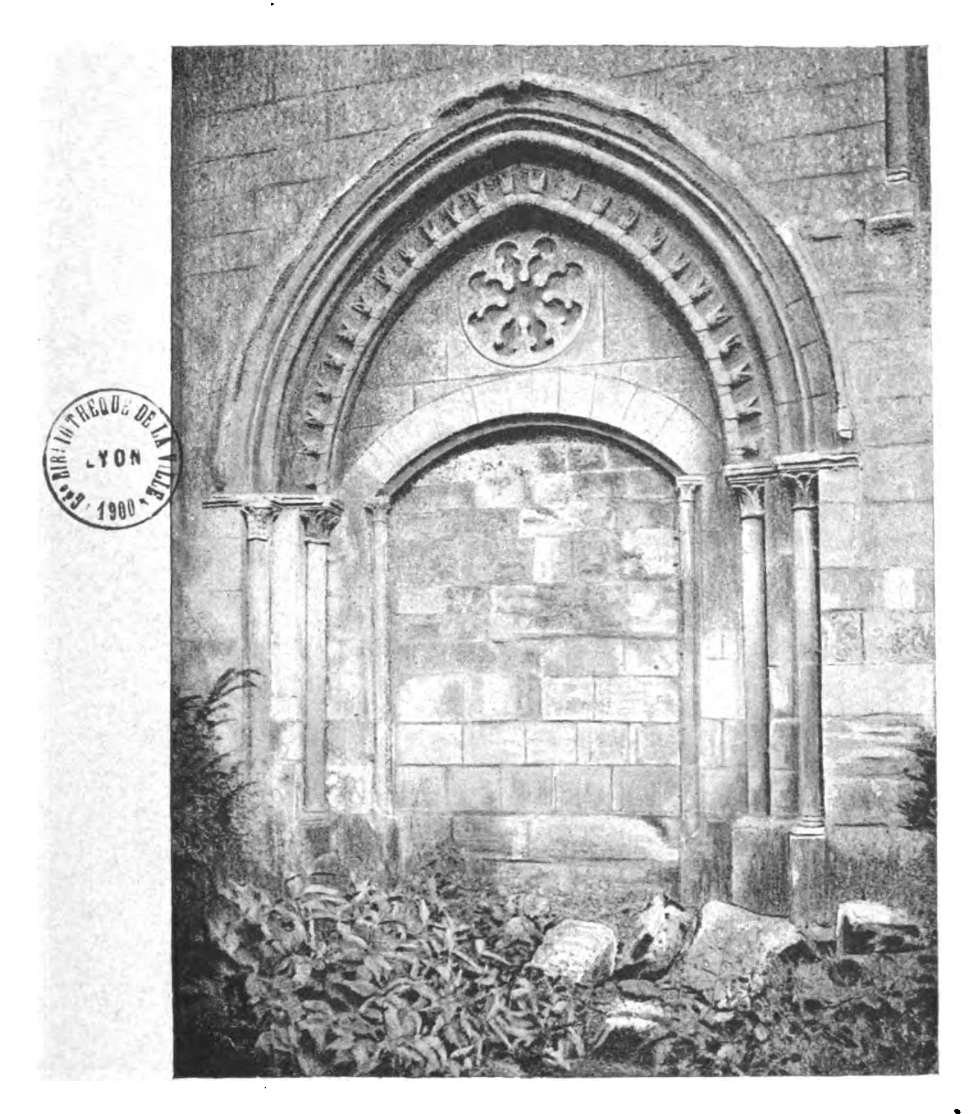
Quelque soupçon de l'affreux mystère avait-il pénétré dans son esprit? Elle poussa un cri et roula, presque inanimée, aux pieds de François. . . . .

. . . .

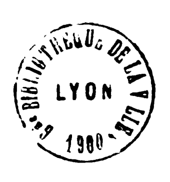
. . . .

Marie eut le malheur de survivre à son amant. A cette époque, on n'avait pas encore appris à se soustraire au désespoir par une mort volontaire.

Plus elle voyait son père triste et rongé par les remords, plus la jeune fille redoublait de soins et d'attentions. En pré-



Une porte, aujourd'hui murée, de la nef de l'église de Norrey.


BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE
LYON
1900

sence d'un tel dévouement, le maître de l'œuvre vécut dans la persuasion que sa fille ne se doutait pas de l'horrible vérité.

Cependant Pierre Vardouin ne pouvait se faire à l'idée de voir les plus belles années de Marie se consumer dans l'isolement. Le bourreau eut pitié de sa victime. Il voulut lui préparer un avenir heureux.

Mais, au premier mot de mariage, la jeune fille se révolta. Elle répondit simplement :

— L'église de Norrey n'est pas achevée. C'est là le délai que vous m'avez imposé... J'attendrai !

Et voilà comment l'admirable tour, construite par François, n'a jamais reçu la pyramide qui devait couronner ses belles fenêtres gothiques.



TABLE ARCHÉOLOGIQUE[1]

Page 1. — Une partie d'un bandeau où le sculpteur a représenté, dans une triple suite de compositions mystiques, le triomphe de l'Eucharistie. Cette frise, richement sculptée, règne au-dessus des arcatures trilobées qui ornent les murs du chevet de l'église de Norrey.

Page 6. — Vue générale du clocher de Norrey. Au-dessus du toit du transept, on voit des fenêtres géminées; un second étage, où se trouvent les cloches, est percé de longues ouvertures, trilobées au sommet. Puis vient une pyramide à huit pans qui surmonte la tour carrée. Cette partie, inachevée et couronnée d'un toit d'ardoises, a donné lieu à la légende imitée de la tradition de Saint-Ouen de Rouen.

Page 7. — Vue du porche septentrional qui donne accès dans l'un des transepts. Il offrait autrefois, comme dans un petit musée merveilleusement décoré lui-même, toute une riche collection de saints debout dans leurs niches. Mais la plupart de ces statues ont disparu, et ce qui en reste a été cruellement mutilé par le temps ou par la main stupidement meurtrière d'iconoclastes.

Page 11. — Frise au-dessus de l'autel de la chapelle méridionale de l'abside. Elle se compose d'un double rang de têtes sculptées séparées les unes des autres par une fleur. Ce serait, d'après une tradition locale, une sorte de galerie de portraits. Il est certain que chacune de ces figures a sa physio-

1. Sauf la nef qui est plus ancienne et d'ailleurs sans intérêt, toute l'église de Norrey est de la fin du XIII[e] siècle.

nomie bien particulière et qu'on y découvre l'intention, parfois heureusement réalisée, de fixer sur la pierre les traits du personnage que l'artiste a voulu représenter. On raconte à ce sujet que les moines de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, ou ceux du prieuré de Rotz (dépendant de Saint-Ouen) employaient des ouvriers du pays pour bâtir l'église de Norrey. Pour témoigner leur satisfaction ou leur mécontentement à l'égard des *économes* qui se succédèrent pendant la durée des travaux, les tailleurs de pierre auraient eu l'idée de sculpter sur le monument le portrait, parfois cruellement chargé, des fonctionnaires dont ils avaient eu à se louer ou à se plaindre.

Page 38. — Autre partie du bandeau figurant le triomphe de l'Eucharistie. (Voir page 1.)

Page 50. — Courbure des bas côtés du chœur. D'un banc de pierre qui fait le tour de cette galerie partent des colonnettes séparées du mur et servant de point d'appui à des arcatures trilobées. Au-dessus, un long bandeau merveilleusement sculpté, puis de belles fenêtres ogivales qui montent jusqu'à la voûte.

Page 72. — Bas côtés du chœur avec une vue, dans le lointain, de l'entrée du transept septentrional. Sur la droite, au-dessus des arcatures, une frise admirablement sculptée représentant le Massacre des Innocents et l'Adoration des Mages.

Page 84. — Vue extérieure de l'abside avec ses deux chapelles, couronnées par de longs toits pyramidaux en pierre. Au-dessus, on aperçoit les murs du chœur, dont la corniche est ornée de feuillages. Sur la droite, le transept du nord précédé du joli porche, dont on a donné un spécimen à la page 7.

Page 87. — Vue intérieure de l'Église de Norrey, prise de l'entrée du transept septentrional.

Page 94. — Une porte en ogive, aujourd'hui murée, dont l'archivolte est ornée de têtes plates. C'est la seule porte de la nef qui mérite de fixer l'attention. Ce morceau paraît dater, selon M. de Caumont, du commencement du XIIIe siècle.

TABLE DES MATIÈRES

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET Cie

Achevé d'imprimer le 5 juin 1894.

